

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, rue de la Paix, PARIS (2^e)

Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre.

Tél. : OPÉra 43.23

Dans ce numéro

LA VÉRITÉ SUR LES BALÉARES, par Maurice Legendre et Georges Rotvand.

L'ÉCONOMIE DE L'ESPAGNE NATIONALE, par J. Ventosa.

LE TRACÉ DU FRONT de 1.700 kilomètres.

LES CHEFS DE L'ARMÉE DU NORD.

MOLA, par le général Berenguer.

L'ART DE ROVINSKY ET L'ESPAGNE.

MISSION DE L'OCCIDENT, par Mario Meunier.

LA VÉRITÉ SUR LES BALÉARES

Allez là-bas

« Palma de Majorque, jeudi, deuxième communiqué par Radio Palma Vigo Eastern Vigo Paris, via Londres. Pour première fois depuis guerre Espagne, journalistes étrangers furent autorisés à parcourir île de Majorque. « On annonce étranger dit Salamanque Havasman que Majorque clef Méditerranée et terre espagnole s'est convertie pour toujours base militaire navale et aérienne italienne et que troupes même nationalité l'occupent et fortifient. Depuis nouvelles réunions Comité non-intervention Londres, ces rumeurs furent diffusées avec détails. Allez là-bas. Observez et dites librement vérité. » Je débarquai mercredi hydravion. Après deux jours passés parcourir toute la côte île qui mesure près cinq cents kilomètres et routes intérieur et procéder investigation rapide mais détaillée, je déclare avec certitude ceci : il est inexact que troupes italiennes soient concentrées Majorque. J'ai visité tous campements infanterie, artillerie, ingénieurs île. Comprenez ne peux pas donner nombres, suffit savoir sont très importants. Sont uniquement Espagnols. Remarquai tous bateaux guerre ancrés dans les trois uniques baies de cette île où ils peuvent ancrer : Pollensa, Alcudia et Palma. Vis bateaux anglais « Delhi » et « Dispatch » italien « Quarto » et français « Gerfaut ». Tous les autres sont espagnols. Je pénétrai camps aviation et bases hydravions. Personnel air et terre est composé immense majorité Espagnols. Un fait sur cela. Invité imprévu par colonel Ramon Franco, frère généralissime chef aviation Baléares, déjeunai avec lui salle officiers base hydravions Pollensa. Il y avait trente officiers aviateurs, quatre étaient étrangers, parmi eux, capitaine Moulay Mohamed ben el Mehdi, frère calife Maroc espagnol. Inclus batteries antiaériennes qui défendent île contre incursions aviation ennemie sont servies par artilleurs espagnols. Reste la population civile. Malgré circonstances, Majorque compte encore quelques centaines touristes domiciliés île. Proportion Italiens inférieure Anglais. Marins navires étrangers sont autorisés descendre terre, exception Français. Cette autorisation fut supprimée pour empêcher renouvellement incidents, qui se produisirent il y a quelques mois. — D'Hospital. »

Communiqué du correspondant de l'Agence Havas en Espagne, 11 Novembre 1937.



La baie de Pollensa, base des hydravions, à Majorque

Sous le ciel des Baléares

On a fini par constater qu'il y a très peu d'Italiens aux Baléares. Constatation tardive et superflue : il était absurde de supposer que l'Espagne nationale pouvait abandonner à une puissance étrangère la moindre parcelle de son territoire, et plus particulièrement une parcelle si précieuse pour assurer à la nation son rang international.

Très importantes, depuis la plus haute antiquité, dans l'établissement et dans la décadence des thalassocraties qui se sont succédées dans la Méditerranée occidentale, très importantes encore au début du XVIII^e siècle, lorsque l'Angleterre tenta de s'y implanter en même temps qu'à Gibraltar, elles avaient perdu une partie de leur valeur internationale lorsque les nationalités méditerranéennes se furent stabilisées, mais elles reprirent toute cette valeur lorsque l'Empire français de l'Afrique du Nord eut été constitué.

La Grande Guerre a montré qu'il était d'une importance vitale pour la France de pouvoir faire venir les puissants contingents de son Empire d'Afrique. L'après-guerre montre, hélas ! qu'il est aussi d'une importance vitale pour l'Empire d'Afrique que les contingents de France y puissent être rapidement transportés. Le sort de la métropole et le sort de son Empire peuvent être irrémédiablement compromis non seulement par une rupture, mais même par un simple ralentissement, des communications qui relient l'une à l'autre.

Les Baléares commandent ces communications. Ainsi, l'Espagne, beaucoup plus que l'Italie, commande les deux grandes routes méditerranéennes des deux grands empires coloniaux du monde : celui de l'Angleterre, parce qu'elle est, malgré Gibraltar, seule maîtresse du détroit de Gibraltar, et celui de la France, parce qu'elle est maîtresse des Baléares.

Conçoit-on qu'elle puisse, en aucun cas, renoncer à l'un de ces avantages, surtout au profit d'une puissance dont la politique est substantiellement différente de la sienne, la politique à laquelle aboutit toute l'histoire de l'Espagne étant une politique de paix et de sécurité internationale, et la politique actuelle de l'Italie étant une politique impérialiste, dont les risques, si elle disposait de trop de moyens d'action, pourraient menacer l'Espagne elle-même ?

Il importe d'observer, d'autre part, que la maîtrise espagnole dans le détroit de Gibraltar est beaucoup moins gênante pour la France que pour l'Angleterre, et la maîtrise espagnole dans

les Baléares beaucoup moins gênante pour l'Angleterre que pour la France : de telle sorte que, si l'une des deux puissances impériales se refusait à entraîner à une politique anti-espagnole, que rien dans le monde actuel ne peut justifier, et dont le danger serait certain et énorme, l'autre puissance devrait et pourrait très facilement se désolidariser d'une pareille folie.

Les Italiens, qui ne se sont pas installés aux Baléares, ne s'y installeront donc pas. Mais si, au lieu de se décomposer peu à peu par l'effet de ses erreurs et de ses fautes, la coalition des partis qui sont, franchement ou sournoisement, consciemment ou inconsciemment, soviétiques, avait pu devenir assez forte pour entraîner la France à une politique à la fois antiespagnole et antiitalienne, dans la guerre qui était l'aboutissement inévitable d'une telle politique, les Italiens auraient immédiatement coopéré avec les Espagnols aux Baléares, à supposer que les Espagnols eussent eu besoin d'eux.

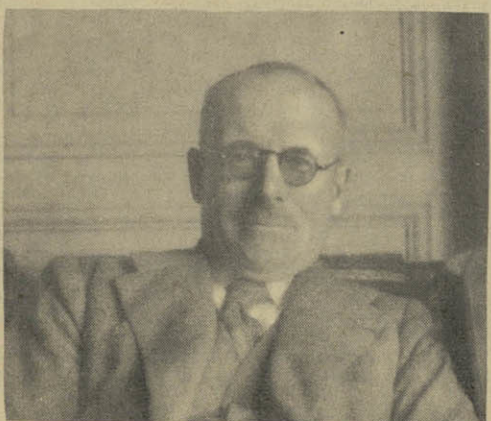
Le conflit espagnol actuel, qui pouvait être de très courte durée et qui aurait dû l'être si l'atmosphère politique avait été plus saine dans l'Europe occidentale, a obligé l'Espagne à s'armer et à s'entraîner à la guerre, c'est-à-dire qu'il a rendu infiniment plus forte la position que cette puissance occupe naturellement sur le détroit de Gibraltar et dans les Baléares. Ceux-là seuls qui n'ont rien fait pour prolonger la guerre ont le droit de déplorer cette conséquence inévitable de sa prolongation.

Au surplus, quel que soit le jugement que chacun porte sur ce qui aurait pu et ce qui aurait dû être, le fait est que, actuellement, l'Angleterre et, plus évidemment encore, la France, ont besoin de l'amitié espagnole beaucoup plus que l'Espagne n'a besoin de l'amitié de l'Angleterre et même de la France.

Il est toujours bon de regarder la vérité en face, même si elle n'est pas agréable, mais la constatation que nous faisons ici ne serait désolante que s'il existait quelque sérieuse raison qui fit obstacle à la bonne amitié entre la France et l'Espagne. Non seulement cette raison n'existe pas, mais beaucoup d'autres existent, tant du côté français que du côté espagnol, engageant à rendre à cette bonne amitié toute sa force et toute son efficacité.

Sous le beau ciel des Baléares, nous voyons se dissiper les nuages d'hier.

M. LEGENDRE.



Maurice Legendre



Un bel atout : LA VÉRITÉ



« Et pourtant, elle tourne... » Il y avait, en ce temps-là, une guerre civile entre savants. Les uns voulaient faire tourner le Soleil autour de la Terre. Les autres voulaient faire tourner la Terre autour du Soleil. Il y eut des offensives, des tentatives de médiation, des invectives. Et, en fin de compte, le premier camp perdit la bataille. Pourquoi ? Tout simplement, parce que l'autre avait raison.

Pendant les premiers mois de la guerre civile espagnole, ceux — bien plus rares alors qu'aujourd'hui — qui sympathisaient, à l'étranger, avec le mouvement du général Franco, se sentaient « des types dans le genre de Galilée ». Devant le flot d'inexactitudes, d'inepties et de mensonges par lequel on tentait de dénaturer le sens du mouvement franquiste, ils ne pouvaient que répéter, obstinément : « Et pourtant, il a raison. »

Mais le bruit du torrent de la calomnie couvrait ces paroles.

Et l'on vous glissait à l'oreille de terribles confidences. Cinq mille soldats japonais avaient débarqué à Séville. La grosse Bertha, installée à Irun, couchait Paris en joue. De source très sérieuse, on savait que, dans la zone insurgée, tous les après-midi, dans les arènes transformées en cirques romains, et devant un public exclusivement composé d'évêques, de financiers et d'officiers supérieurs, les ouvriers et les paysans étaient livrés aux fauves, etc.

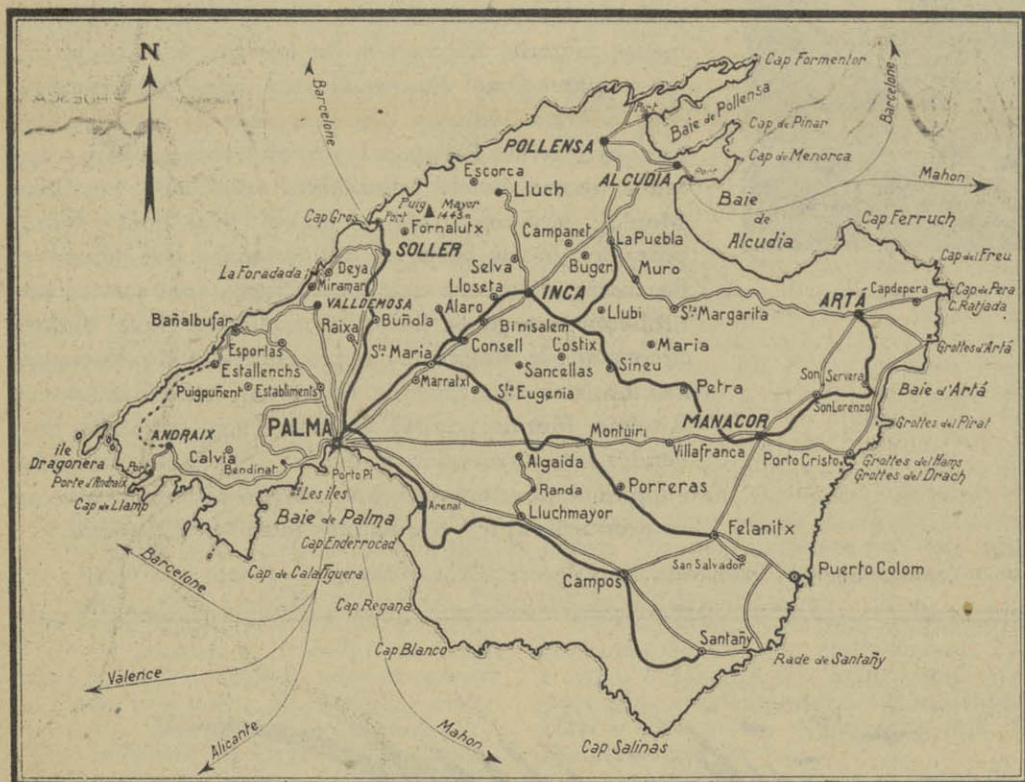
Certaines de ces inventions étaient bouffonnes. Mais d'autres, plus perfides, ont empoisonné l'atmosphère entre la France et l'Espagne, qui ont dressé, le long des Pyrénées, comme une Grande Muraille de Chine, faite de méfiances, de soupçons et de préventions. Il y en aura encore. Le dernier canard, le canard de la domination étrangère sur Majorque, bat de l'aile. D'autres le remplaceront. Les adversaires du mouvement national ont perdu l'espoir d'attirer la France contre lui. Mais ils feront tout leur possible pour éviter qu'elle ne s'en rapproche. Ce sera une des gloires du mouvement franquiste, au contraire, d'être resté, pendant toute la durée de cette avalanche de calomnies, scrupuleusement fidèle à la vérité. Depuis le début de la guerre civile, j'ai parcouru vingt fois la zone franquiste ; j'en ai vu presque tous les recoins. Puis j'ai lu les communiqués et les déclarations officiels. Je n'ai jamais trouvé la moindre divergence entre ce que j'ai vu et ce que j'ai lu. Cette compréhension du mouvement avec la réalité et avec la vérité est un de ses plus beaux atouts. Car, quoi qu'en pensent les apprentis Machiavel et les sous-Tartufe, la vérité est une bonne alliée.

Si elle est plus forte que le mensonge, elle doit être plus forte aussi que les malentendus. Il y a une vraie Espagne et une fausse Espagne, une vraie France et une fausse France. Une Espagne nationale que la France doit connaître davantage. Une France laborieuse, généreuse, probe et pondérée, que l'Espagne ignore souvent.

Mais, petit à petit, la vérité progresse, les témoignages se multiplient, les faits parlent, les efforts de clarification portent leurs fruits. Un jour la barrière du mensonge que l'on a dressée le long des Pyrénées s'effondrera entièrement. Et alors...

Et alors, il se passera quelque chose de très bien. Au milieu des débris de la barrière écroulée, France et Espagne seront en présence l'une de l'autre. Avec leurs personnalités distinctes, chacune avec ses goûts, ses manières de voir, sa grandeur particulière, sa mission difficile. Mais les yeux dans les yeux et la main dans la main.

GEORGES ROTVAND.



Carte générale de Majorque

Déclaration officielle

Salamanque, 17. — La déclaration suivante a été publiée aujourd'hui :

- L'organe officiel de l'Etat Espagnol croit indispensable de s'élever contre la campagne qu'une partie de la presse française a entreprise au sujet de la souveraineté des îles Baléares. L'organe officiel de l'Etat Espagnol déclare solennellement et catégoriquement, au sujet de la souveraineté de ces îles et de la nationalité de leurs garnisons, qu'elles sont espagnoles et le resteront dans l'avenir. La réalité ne fait et ne fera autre chose que de confirmer les paroles prononcées à ce sujet, récemment, par le généralissimo Franco.
- Il déclare également que le fait de la domination de l'Etat Espagnol sur ces îles ne doit rien faire attendre contre les intérêts méditerranéens d'aucun Etat.
- Il dénonce les efforts du gouvernement de Valence pour l'occupation de Minorque, qui a été annoncée officiellement par le Commissariat de la Presse de la Généralité de Catalogne, dans l'espoir d'une extension du conflit espagnol, qui pourrait retarder sa défaite inévitable. Il dénonce également les affirmations d'une partie de la presse française sur des activités à venir de l'Etat français aux îles Baléares, affirmations qui, en plus d'être une absurdité, servent les desseins du gouvernement de Valence, dangereux pour la paix de l'Europe.



— M... c'est ça, la guerre civile ?



La maison outragée.

par C. S. de Tejada.

currencyer qui que ce soit, mais pour accentuer tout ce qui a rapport à l'amitié franco-espagnole. Notre but unique est de la fortifier. Nous nous y consacrons exclusivement, en commençant par divulguer en France la réalité de l'Espagne nationale.

Malheureusement la déformation appliquée qu'en ont faite toutes les propagandes moscovites a été la première cause du malaise actuel.

Limités à notre but, nous remercions tous les concours qui se sont offerts à nous. Fidèles à notre plan strict, nous ne pouvons accepter les collaborations spontanées et généreuses qui arrivent à notre rédaction. Nous ne pouvons même pas, pour la même raison, suivre les initiatives excellentes qu'on nous propose et qui nous écarteraient de notre ligne. Nous rappelons à nos aimables sympathisants que nous ne sommes pas nés pour doubler des fonctions de d'autres périodiques remplissent déjà fort bien.

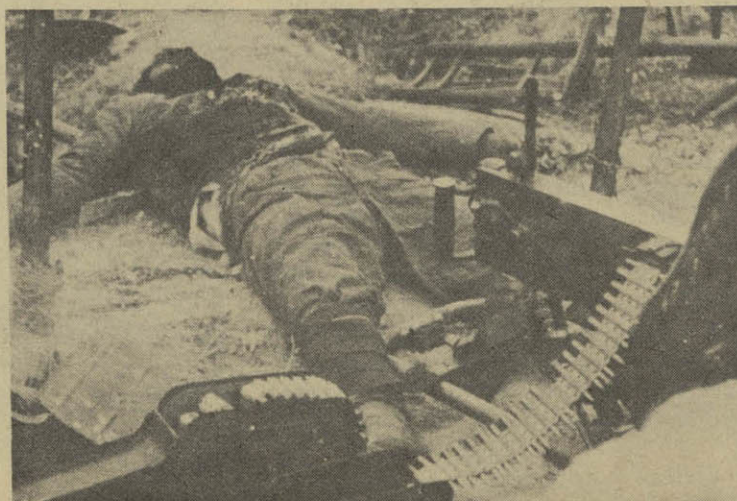
Par contre, le succès obtenu nous conseille de multiplier nos contacts avec le public. Nous pourrions même annoncer bientôt des améliorations importantes qui seront certainement du goût de nos lecteurs.

Ces jours-ci, est née une feuille — dont on cherchera en vain à nous faire rappeler le nom — destinée, semble-t-il, à susciter des polémiques et quelque compétition avec nous. Elle ne l'obtiendra pas.

Son programme et le nôtre sont aussi différents que nos méthodes respectives. Cette feuille essaie de créer des motifs de froissements et de méfiance entre l'Espagne et la France. Occident, au contraire, travaille à la suppression de ces causes de méfiance. Les autres utilisent pour leurs fins les circonstances de la politique intérieure française. Nous laissons de côté les vifs débats de la politique intérieure de notre France pour ne considérer que l'intérêt national supérieur. Ils veulent dégrader l'Espagne en France ; nous voulons exalter l'Espagne ici et contribuer à ce que la France réelle ne soit pas méconnue là-bas.

Pour cette raison et sans parler des raisons du bon goût, tout dialogue devient impossible.

OCCIDENT.



FRONT D'ARAGON. — Comment meurent les miliciens rouges : enchaînés à leur mitrailleuse.

Le mouvement National et la vie économique en Espagne



C'est chose courante, en Espagne et à l'étranger, lorsqu'on parle du Mouvement national, que d'exprimer la préoccupation que l'on éprouve au sujet des conséquences économiques de la Révolution et de la guerre. Quelle sera la situation de l'Espagne quand cette guerre sera terminée ? Comment pourront se réparer les ravages de toutes sortes qu'elle aura causés ? Comment pourra-t-on se procurer les ressources indispensables pour ramener la vie économique au niveau qu'exigent le bien-être et la grandeur du nouvel Etat ?

Il faut reconnaître que cette préoccupation est justifiée, et qu'il serait insensé de méconnaître l'intensité de l'effort à réaliser. Mais la préoccupation est une chose, et le pessimisme en est une autre. Dans la situation présente de l'Espagne, si l'on examine la réalité d'une façon stricte et objective, le résultat d'un effort intelligent et ordonné doit entraîner des prévisions nettement favorables.

En premier lieu il faut tenir compte du fait que, lorsqu'éclata le mouvement du 19 juillet 1936, l'Espagne n'avait point, pratiquement, de dette extérieure. Il suffit de comparer cette situation avec celle des autres pays, eux, accablés par l'énormité de cette dette, pour comprendre l'importance d'un tel fait.

En second lieu, l'économie espagnole, moins complexe et moins intense, à certains points de vue, que celle d'autres nations, est par contre certainement la plus complète de l'Europe. C'est là une caractéristique que je ne pouvais manquer d'estimer à sa valeur, dans une situation exceptionnelle pour en juger, à la tête du Ministère du Ravitaillement, au moment le plus difficile pour le commerce international et pour l'approvisionnement de l'Espagne, c'est-à-dire en 1918, dans les derniers mois de la guerre mondiale. Cela signifie, d'une part, que l'Espagne est le pays d'Europe qui se trouve dans les meilleures conditions pour se suffire à soi-même et, d'autre part, que, munie de produits indispensables aux autres pays, elle peut, même privée de l'or volé par les rouges, trouver les moyens et les ressources capables de reconstituer son économie et d'assurer son crédit.

Mais, ce point de vue mis à part, l'examen des conséquences économiques de la guerre et de la Révolution en Espagne nous oblige à établir un bilan. Si, dans ce bilan, nous devons porter aux destructions, la spoliation de l'or, la perte de vies humaines, l'interruption de la production, les dettes contractées pour la guerre, il nous faudra faire figurer à l'actif deux parties d'une singulière importance.

La première est le magnifique élan vital des jeunes espagnols, qui, même dans l'ordre économique, présente une valeur considérable. Le monde n'obéit point qu'à des stimulants matériels ; le sentiment actif et vivant du patriotisme, la solidarité civique, l'esprit de hiérarchie, de discipline et de sacrifice qui constituent l'âme et le principe agissant du Mouvement national auront certainement l'efficacité la plus grande lorsqu'ils s'appliqueront à l'œuvre de reconstruction économique de l'Espagne.

La seconde partie de cet actif est la restauration des conditions morales, politiques et sociales qui constituent la base de toute économie normale : affirmation du sentiment d'autorité et de dignité des pouvoirs publics ; adhésion de confiance du peuple ; conviction que la loi sera obéie, l'ordre maintenu, et les droits légitimes de chacun respectés dans le cadre rigoureux de l'intérêt général.

Les dommages causés par la Révolution et la guerre sont des plus graves. Mais combien plus grave encore le désastre qu'aurait fatalement provoquée, si elle s'était prolongée, la situation antérieure au 19 juillet 1936, alors que, sous un gouvernement de Front populaire, la honteuse attitude du pouvoir public, la désorganisation de la vie sociale, la prédominance de la subversion et de la violence rendaient impossible toute vie économique normale et conduisaient inévitablement le pays à la ruine.

On peut réparer les destructions ; mais la pourriture et la décomposition interne entraînent irrémédiablement la mort. C'est pourquoi, malgré tout le souci qu'inspire aux observateurs conscients l'ampleur de l'œuvre à réaliser, j'ose affirmer, avec une entière conviction, que la comparaison entre cet actif et ce passif aboutit à une conclusion favorable, et que l'on pourrait résumer dans les deux propositions suivantes :

1° Le Mouvement national a raffermi la base d'un ordre général, sans lequel toute santé économique est impossible ;

2° L'Espagne a recouvré sa confiance en soi-même.

On ne saurait, à moins de méconnaître le rôle considérable des facteurs psychologiques dans la vie économique, nier le caractère transcendant de ces deux affirmations.

Bien entendu, cela ne veut pas dire que ces facteurs psychologiques, si essentiels qu'ils soient, suffisent, à eux seuls, pour accomplir la grande œuvre de la reconstitution économique du pays. Ils représentent la base, et si l'on peut dire le moteur, mais pour être efficaces, il est indispensable qu'ils soient orientés, dirigés par un gouvernement intelligent, dont l'action devra se fonder sur une connaissance exacte des réalités vivantes, sur le « sens » des possibilités (sorte d'instinct sans lequel l'échec est inévitable) et sur l'observation des lois économiques essentielles qui peuvent s'adapter à tous les régimes, mais que l'on ne peut violer impunément dans aucun. L'œuvre d'Oliveira Salazar au Portugal est un exemple magnifique de la manière dont on peut faire se compénétrer et se soutenir mutuellement une forte spiritualité, inspirée des grands principes de la civilisation chrétienne, et une gestion économique vigoureuse et persévérante, conduite avec compétence.

Telle devra être l'orientation économique de l'Espagne, lorsque la guerre sera finie. Compétence et sentiment de la responsabilité dans les organismes directeurs ; discipline consciente et volontaire chez les producteurs ; affirmation pratique des droits et des devoirs du travail ; et enfin confiance unanime, au dedans et en dehors de l'Espagne, en la stabilité et en l'autorité du pouvoir.

Un mouvement nationaliste comme celui qui s'est produit en Espagne, tend essentiellement à l'indépendance. Mais qui dit indépendance ne dit pas isolement. Dans l'ordre économique, ce qui importe pour l'Espagne ce n'est pas de s'isoler, mais d'affirmer sa souveraineté, non seulement sur son territoire, mais sur ses richesses : depuis celles qui sont matérielles jusqu'à celles de l'espèce spirituelle comme l'intelligence et le travail, qui constituent l'authentique patrimoine du pays. Oui, telle est l'essence, telle est l'âme du Mouvement national, qui devra modeler l'économie aussi fortement que la politique, tout en respectant, bien entendu, le caractère spécial de chacun de ces deux aspects de la vie nationale.

J. VENTOSA.
Ancien Ministre

COURRIER LITTÉRAIRE

Le chef national mystique. C'est Vereingetorix auquel Marius-Ary Leblond vient de consacrer un livre (Ed. Denoel) si important qu'André Thérive et Léon Lemmonier ont convié tous les écrivains populaires à rendre hommage à sa mémoire. Les druides instruisent en leur science du sacrement de la patrie — escamotée par les manuels d'histoire — le fils d'une victime du Sénat vendu à l'étranger, et c'est ce premier christianisme qui anima les patriotes. L'esprit plébien et la cupidité bourgeoise ne surent comprendre la grandeur ni la religion du sauveur possible qu'ils livrèrent au vainqueur. Pourtant le courage populiste était au service de la liberté. John Charpentier l'anarcho-socialiste clairovoyant, a, au nom des écrivains, recommandé, en l'analysant, cet ouvrage indispensable.

La péninsule des légendes. — Abel Bonnard situe, pour les lecteurs qui ne sont jamais sortis de l'océan de leur ville, L'Afghanistan (Payot) sur le chemin des solitudes asiatiques. Sa préface, sensible, au livre de M. René Dollot, nous prépare au bilan des folies (un des derniers privilèges français ?), à l'étude des mœurs, enfin à la connaissance du pays où Hellenisme et Bouddhisme, deux acceptations du destin qui essaient de l'embellir, faillirent fusionner au large de l'inquiétude semite. Rarement le silence glacé est parvenu aussi heureusement à dissiper le relent de la caravane humaine.

Le livre des symboles. — A côté des marchands d'orvietan de faux ésotérisme, un chercheur crédible, un probe et érudit symboliste, M. G. Lanoe-Villeneuve (Lib. Générale) une étude remarquable sur la symbolique du voyage d'Ulysse. Complément indispensable à Victor Berard et lumière nouvelle sur Homère.

Boileau patronne une nouvelle revue : « Et Rolet un frison » où Rosita a su interviewer M. Lyauté et lui faire confesser : « La jeunesse d'aujourd'hui est pratique ». Gaston Gérard — qui un des premiers sut parler de l'Espagne de 1937 aux Français — accompagne au sommaire une spirituelle Cunégonde et l'authoresse qui, redoutable, a dit : « Apprenons à haïr : la haine est sainte et pure. Je croirai contempler toujours devant mon huis, le pacte de vengeance et le geste de haine » et, tendre : « Je t'aime d'un désir qui dépasse le temps ».

L'humanité future devra — nous assure M. Tavernier — observer les lois biologiques. Son essai de réorganisation scientifique (Hanol, Taupin), des institutions actuelles est bien plus clair et plus utile que beaucoup d'amphigouriques et égoïstes dissertations de chapelles philosophico-littéraires. Nos colonies nous enverront-elles des réformateurs ?

Morte en songe. — Yanette Delétang-Tardif, dont aucune recherche poétique ne peut nous laisser indifférent, atteint un sommet lorsqu'elle laisse sa muse jouer, sans plus prendre garde aux philosophiques échos de leurs lettres, avec les mots que lui dicte une âme délicieusement tendre. Esprit, intelligence — presque excessive — s'allient en cet alliage : Si ce n'est la nuit, quel est l'autre feu ? Si ce n'est plus l'être, où sont les ténèbres ? — Voici que le jour a laissé les astres — Dans les yeux des amants se regarder et voir ».

Talisman ; j'appelle ainsi ces numéros spéciaux de revue courageuse tel celui du Goeland sur Jehan Rictus, Maurras, Théophile Briant, Léon Bock, réclament une place que l'envie, ennemie de tout talent libre, refusa à un poète. Gardons ces feuilles comme les meilleurs insecticides de l'injustice.

La Muse Française donne un poème plein d'accent. Vrai, Chabaneix avoue : « Aux lumières du cœur, c'est là que s'illumine — Notre désir le plus férocement charnel... — Et dont la passion à la

douleur pareille — Se déchaine et soudain triomphe en gémissant ». Une fois de plus, réjouissons-nous « car les beaux vers, toujours, comme les justes ailes — Sont en naissant compas et balances du ciel », ainsi que le dit G.-L. Garnier.

Critique de la poésie anarchiste. — Léon-Paul Fargue la dénonce, en sa préface pleine de gentillesse aux poèmes : Défense de la Terre (G. L. M.) de Thérèse Aubray. Celle-ci, plus précieuse encore qu'hier, habite des « maisons aux murs d'oiseaux ». Celui-là, las de la poésie qui « s'est grisée de licences », veut voir en elle « une vie de secours » et la possibilité « de sommer, d'un ton de plus en plus impératif, le grand mystère de nos souffrances et de nos destins ». Bravo, Fargue !

T.S.F. éditée. Alias nouvelles éditions de Points et Contrepoints. Blanche Messis ouvre le feu par « Clairs-obscur », ses pièces radiophoniques.

« On a peur de mourir parce qu'on ne sait plus vivre » est une de ses vérités audibles.

ADOLPHE DE FAIGAIROLLE.

Chut !...

TROIS LETTRES

Un industriel de Barcelone dut abandonner son affaire devant le péril que représentaient pour lui sa réputation de personne honnête qui avait commis les délits d'aller à la messe et de payer sa contribution. Son personnel, quoique révolutionnaire, gardait de bonnes relations avec lui.

Refugié à Paris et, quelques mois après le début de la révolution, il écrivit à son personnel. Celui-ci répondit correctement. La lettre commençait cependant ainsi : « Camarade... »

Quelques mois de plus passèrent et il reçut une seconde lettre de son personnel. Elle commençait par : « Monsieur... »

Il a reçu, maintenant, une troisième lettre. Elle est rédigée dans des termes d'une cordialité absolue. La lettre commence (nous garantissons son authenticité), par les mots : « Très cher monsieur et regretté chef... »

SUR DE FUTURS LAURIERS

Solidaridad Obrera écrit : « Napoléon répétait que la guerre est un problème de bon sens. C'est vrai. Nous ne devons pas idolâtrer un Dieu que personne ne peut connaître, ni nous endormir sur nos futurs lauriers. » Perette !...

1.700 Km. DE FRONT

Le tracé



Après la disparition du Front du Nord, le tracé de la ligne du front se déroule, sur une longueur de 1.700 kilomètres, des Pyrénées jusqu'à Motril. Cette ligne constitue la séparation et le front entre les deux Espagnes qui s'opposent dans cette guerre civile. Il faut, pour pouvoir suivre les opérations à venir, en connaître les différentes régions. Étudions-les donc :

I. — Des Pyrénées à Teruel.

La ligne prend naissance, comme on le voit dans le graphique n° 1, dans les Pyrénées, aux environs de Panticosa et le tracé en est, au début, presque parallèle à la région haute du Rio Gállego. C'est le front de Jaca, de Biescas, d'Oliván ; cette région pyrénéenne se termine aux environs de Sabinanigo et d'Orna. Passant par les sierras de Javiera et de Loarre, le front se rapproche de la route qui mène d'Ayerbe à

les qui le couvrent. Il est orienté vers la Méditerranée, sur laquelle il possède un axe de marche naturel, magnifique : la vallée et le cours de l'Ebre. Une progression vers la mer dans un de ces secteurs sectionnerait le territoire marxiste et couperait toute communication terrestre entre les deux centres principaux de l'activité militaire et politique de l'Espagne rouge : Valence et Barcelone.

II. — Autour de Madrid.

Comme le montre le graphique n° 2, le front traverse la province de Guadalajara. Mangoso et Cogolludo sont les principaux points remarquables, jusqu'à arriver aux hauteurs de Somosierra où, depuis le commencement de la guerre civile, les forces du général Franco dominent le versant de la chaîne orienté vers Madrid. La ligne passe près du village de Builrago, dominé par les positions nationales, et s'incline vers l'ouest et les sommets du massif. Elle descend par Penalaza et remonte entre les deux versants jusqu'aux hauteurs de Guadarrama. Par Alto de Leon, où passe la route directe de Madrid à la Corogne, la ligne se dirige vers le village de Guadarrama et dessine la courbe

FRONT DE MADRID. — Sous la neige, à une altitude de 1892 mètres (Cabeza Lajar), au Haut de La Chèvre : une messe de campagne.



Huesca et s'y appuie, trace une courbe qui contourne de très près la ville de Huesca, revient de nouveau à la route, puis se dirige vers Lupinen. Le point suivant est le village d'Almudevar, qui se trouve entre les mains des troupes nationales, d'où, par les hauteurs de Pedregosa et le bois de Zuera, la ligne remonte vers les faibles hauteurs de la sierra d'Alcubierre. C'est au col de ce nom, à la limite même des provinces de Huesca et de Saragosse, que sont établis les avant-postes du général Franco.

D'Alcubierre, le front passe dans le secteur de l'Ebre. Il coupe ce fleuve près de Fuentes et la ligne passe devant le village de Mediana, vers Fuentetodos ; elle s'en écarte pour revenir vers la grande route jusqu'à la sierra de Cucalon et le secteur de Calamocha. Un rapide crochet à l'est, vers Vivel del Rio et le front se rapproche à nouveau de la route de Teruel, s'appuyant pendant une partie du parcours sur le flanc allongé de la sierra Palomera ; il en descend et passe à peu de kilomètres de la capitale Teruel.

Au sud-ouest de Teruel, la ligne passe à onze kilomètres de la capitale, au sommet de la sierra Camarena, sur la route de Sagonte. Les avant-postes nationaux sont là, à une distance de 120 kilomètres de la Méditerranée, par la route en question. Le front de Teruel et, avec lui, celui d'Aragon se terminent dans le secteur de la sierra d'Albarracin et des Monts Universaux. La ligne va chercher la naissance du Tage en passant par Villaestar et se prolonge vers Molina de Aragon par Orihuela del Tremedal.

C'est un front de 450 à 500 kilomètres, qui traverse les terrains et les paysages les plus variés, depuis les neiges des Pyrénées jusqu'à l'austère région rocheuse et sèche de la sierra de Alcubierre ; de la campagne plate et nue de la zone du sud de l'Ebre aux frondaisons des monts d'Albarracin. C'est un front inégal et dur, mais d'une fermeté absolue, du fait de l'endurance et du courage des troupes nationales espagno-

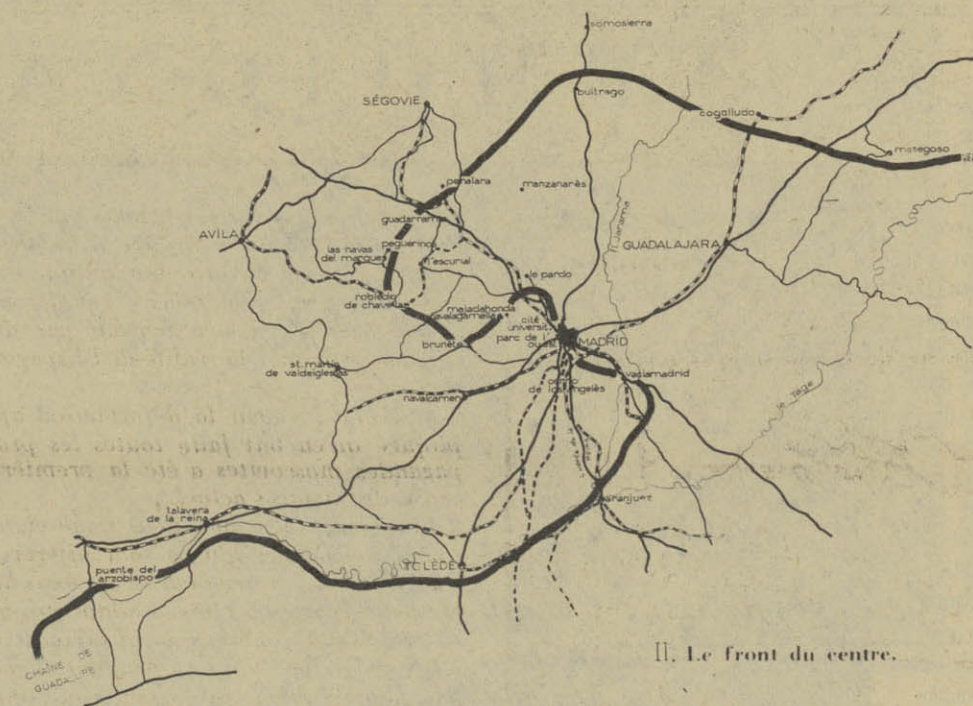
qui encercle l'Escurial vers Peguerinos et Navas del Marques, puis descend vers Robledo de Chavela. A Robledo commence le front de Madrid proprement dit, qui, par Navalagamella, Brunete et Majadahonda, rejoint la route de la Corogne à la sortie de Madrid. Dans ce secteur, c'est le mur qui entoure la propriété royale de El Pardo, qui constitue la ligne de division. Elle se poursuit, par la Cuesta de las Perdices, jusqu'à la Cité Universitaire et le Parc de l'Ouest, sur la Casa del Campo et la route d'Extremadoure ; elle continue parallèlement au Manzanarés, par le val d'Usera, jusqu'au Cerro de los Angeles et Vaciamadrid ; elle déborde la Jarama, passe sur la route directe Madrid-Valence et va, presque en ligne droite, jusqu'aux environs d'Aranjuez, en passant par la Cuesta de la Reina. Là, le front continue vers l'Ouest, sur le Tage, au sud de Tolède, jusqu'à Talavera de la Reina et, près du village de



FRONT D'ARAGON. — L'avance nationale sur la Méditerranée. On lit sur la maisonnette du cantonnier, au Haut de Camarena, la classique indication kilométrique : A Sagonte, 120 kilomètres ; à Valence : 136.

Puente del Arzobispo, il pénètre en Extremadoure, vers la Sierra de Guadalupe.

Ce front, qui entoure Madrid et tient à demi cernée la capitale de l'Espagne, possède, malgré son aspect un peu décousu, une forte structure militaire. Les points d'appui de ce front permettent de couvrir une longue ligne de plus de 600 kilomètres avec un minimum d'effectifs, car, comme on le voit, toute la ligne est appuyée sur des défenses naturelles. Au sud, la longue ligne du Tage permet d'épauler toute la zone transversale du front



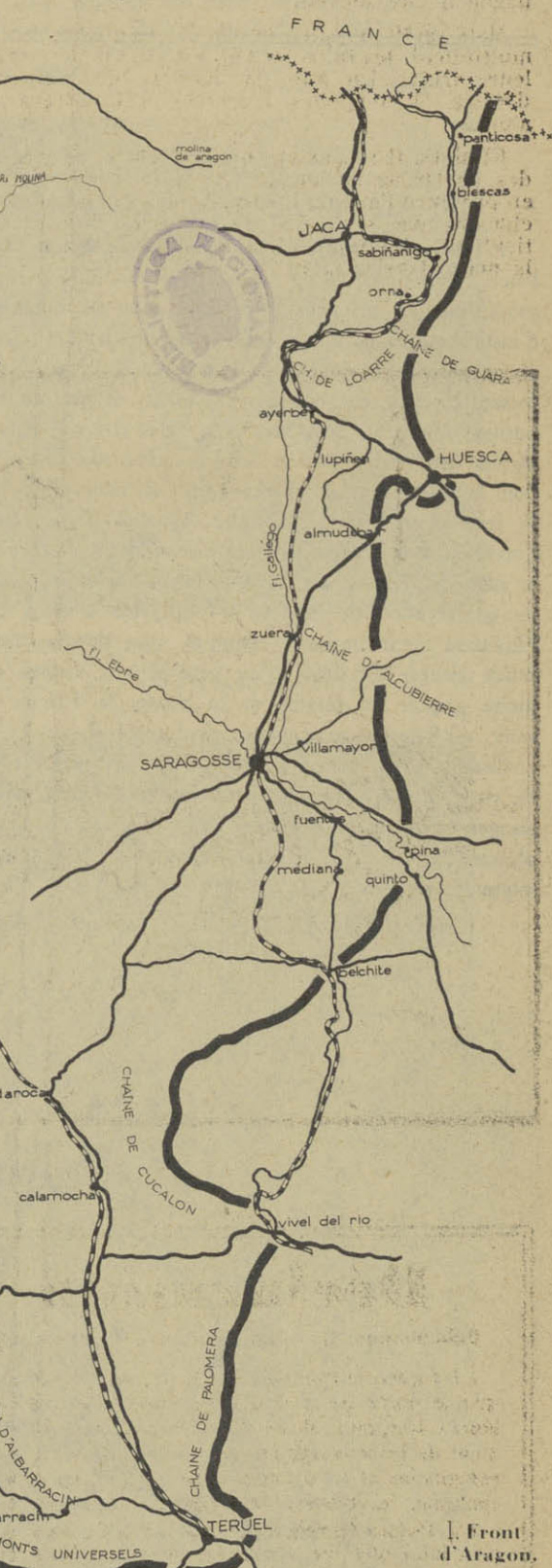
II. Le front du centre.

en conservant des positions solides et avec une économie de troupes. Au nord, les hauteurs de la sierra sont le parapet naturel qui entoure la ville de Madrid à une distance variant entre 60 et 90 kilomètres. Et au centre de cette longue ligne, les forces nationales avancent, en éperon, sur Madrid ; la pointe extrême, sur le sol même de la capitale, est constituée par la Cité Universitaire.

III. — Les fronts du Sud.

De l'Extremadoure à la Méditerranée, la longue ligne de l'armée du Sud est peut-être la plus discontinue de tous les fronts. C'est à cause des grandes étendues plates qu'elle traverse. C'est le cas, par exemple, dans la région d'Extremadoure où, partant du paysage abrupt de la sierra de Guadalupe, elle dessine une grande poche entre les positions rouges de Villanueva de la Serena, Don Benito et Castuera et les positions nationales de Guarena, Mérida et Almodovar. Il s'agit d'un vaste front en terrain découvert, gardé en grande partie par des forces de cavalerie, où la guerre garde encore un certain caractère de répression du brigandage. D'Extremadoure, la ligne du front entre dans la région de la sierra Morena, par Fuentovejuna, Penarroya et la Granja de Torrehermosa, passant au-dessus de Cordoue, un peu au sud de Pozoblanco, par Puerto Colatraveno, le lit du Rio Guadalupe et l'étang de Guadalmelato, et traversant ensuite le Guadalquivir dans le secteur de Montoro (graphique n° 3).

Du Guadalquivir, le front descend vers la mer et vers Grenade. Par Lopera, Porcuna, Alcaudete et Alcala la Real, il parcourt la zone limitrophe des provinces de Cordoue et de Jaen. Par Huetor Santillano, il dépasse la courbe de la région de Grenade, pénètre dans l'imposant massif de la sierra Nevada,



I. Front d'Aragon.

et descend par la Orjiva et sierra de Lujar, pour atteindre la mer aux environs de Motril.

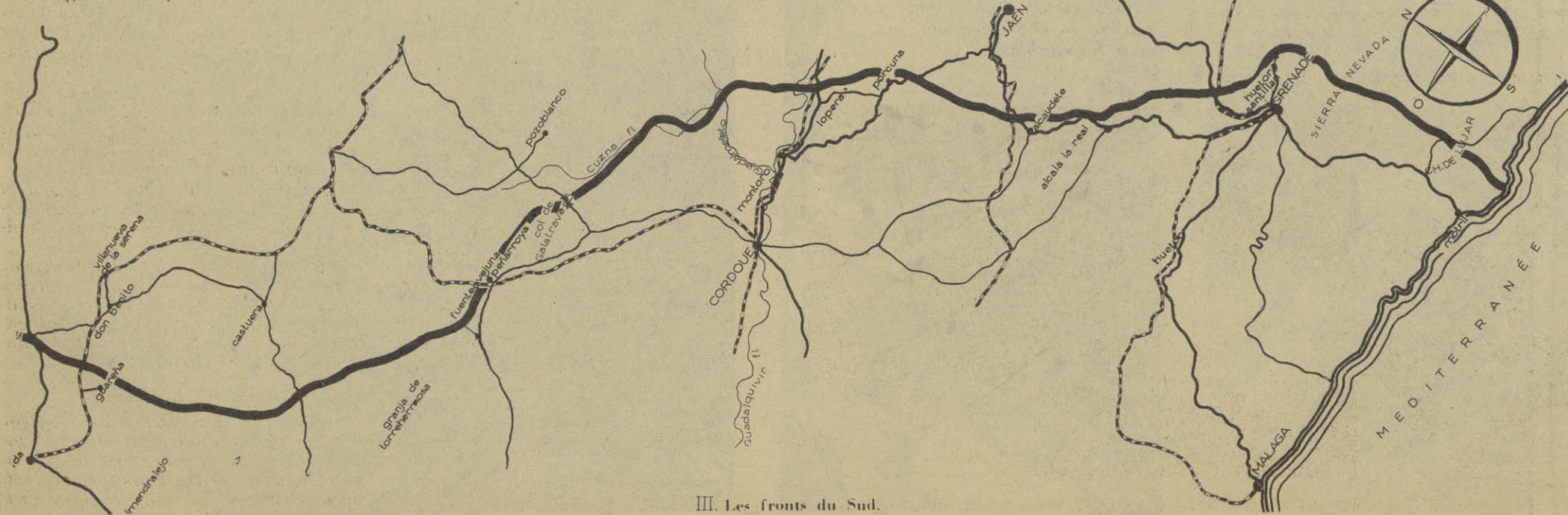
Le front du Sud, sur sa longueur d'environ 600 kilomètres, est également inégal et varié ; il passe aussi bien dans la région vallonnée des pâturages d'Extremadoure et dans les plates oliveraies d'Andalousie que parmi les escarpements de la sierra Nevada, la région la plus haute de toute la péninsule.

Telle est donc la ligne actuelle du front de la guerre. Des Pyrénées à la Méditerranée, elle parcourt tout le sol espagnol, et traverse des régions de la plus grande variété. Ce front est forcément discontinu.

Commandant X...

OCCIDENT

Paraît les 10 et 25 de chaque mois. Le numéro : 0 fr. 75. L'abonnement par trimestre : Paris, départements et colonies 4 fr. 50 ; étranger : pays accordant une réduction de 50 % sur les tarifs postaux : 6 fr. 75 ; autres pays : 9 francs. Rédaction et administration, 20, rue de la Paix, Paris (2^e).

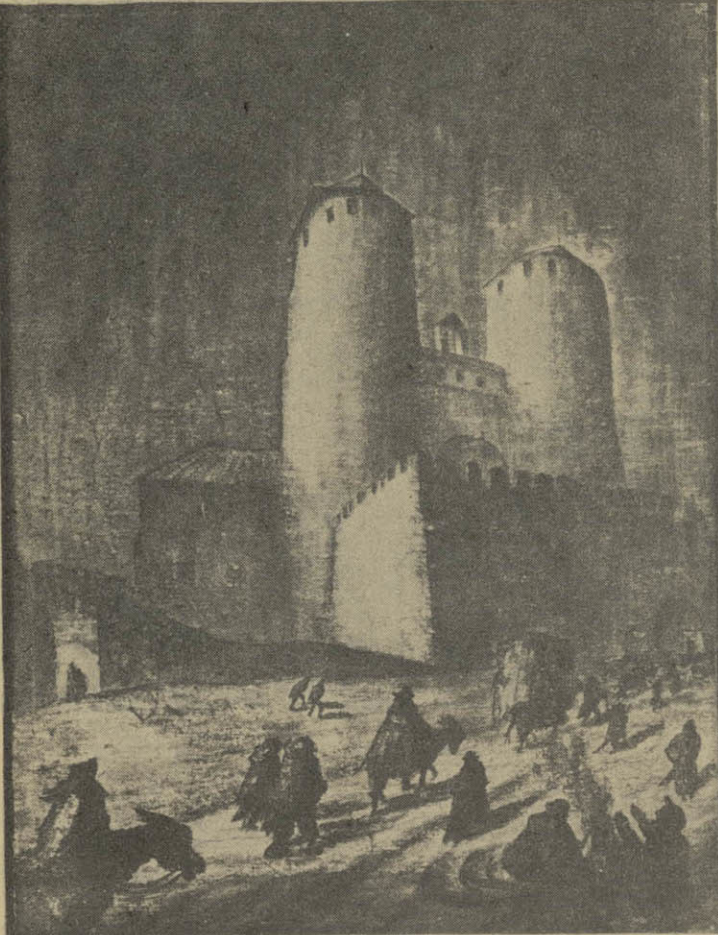


III. Les fronts du Sud.

L'ESPAGNE GRANDIOSE ET FANTASTIQUE

Placée à l'extrémité de l'Europe, l'Espagne possède la vertu que très finement Hegel découvrait dans toutes les franges des continents : de recueillir et d'abriter les espèces extrêmes que le centre a refoulées vers la périphérie. Notre Espagne est un instantané, pris sur un style de vie tombé en désuétude. Vue par un homme de l'intérieur, le vie semble crispée ici. Les paysages, les bourgs, les églises caduques, les ruines bellicieuses invitent par elles-mêmes à l'exagération. L'Espagne court au-devant du voyageur et suscite aisément son enthousiasme ou son irritation.

J. ORTEGA Y GASSET.
(Préface à : L'Espagne grandiose et fantastique, de Serge Rovinsky.)



signanza. — Une des illustrations du livre de Serge Rovinsky.

ART CONTRE

Mission de l'Occident

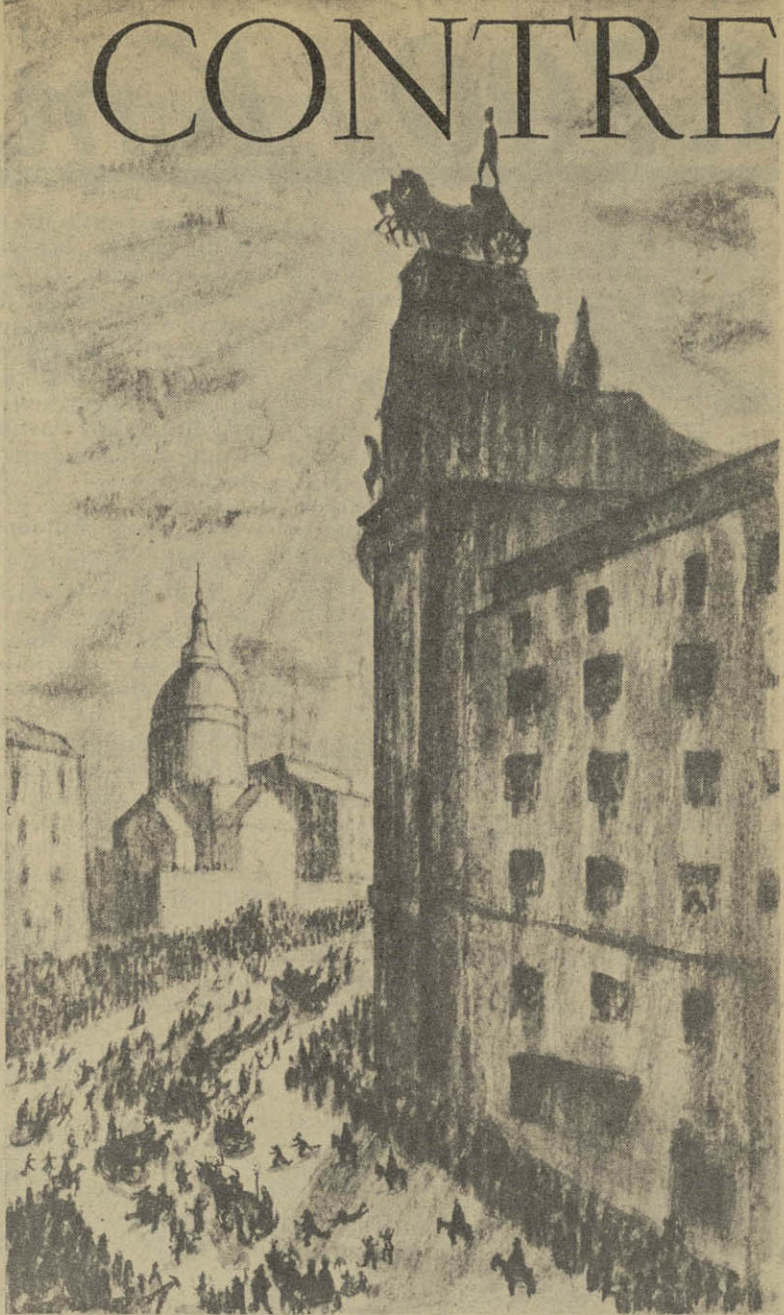
A certains moments de l'Histoire, il semble que le génie particulier de chaque continent, comme de chaque nation, se réveille d'un sommeil que l'on croyait séculaire, s'affirme, se concentre et se met, dès l'aube, en état d'attaque et de défense. Il en arrive ainsi lorsque l'instinct des peuples se sent menacé dans ses sources profondes, et qu'il appréhende pour tout ce qui constitue l'essentiel de sa vie : sa liberté d'être, sa façon de penser, ses habitudes ancestrales et l'héritage acquis de toutes ses qualités.

Aujourd'hui, le monde semble bien se partager en deux camps. D'un côté, c'est l'invasion idéologique des steppes indéfinies, le souffle des vents qui nivèlent tout ce qui s'oppose à leur déchaînement. L'individu est menacé d'être balayé comme une herbe, l'arbre de la liberté n'est plus qu'un tronc sans feuilles, et la personne humaine est à peine un cri dans le tumulte indistinct de la proche tempête.

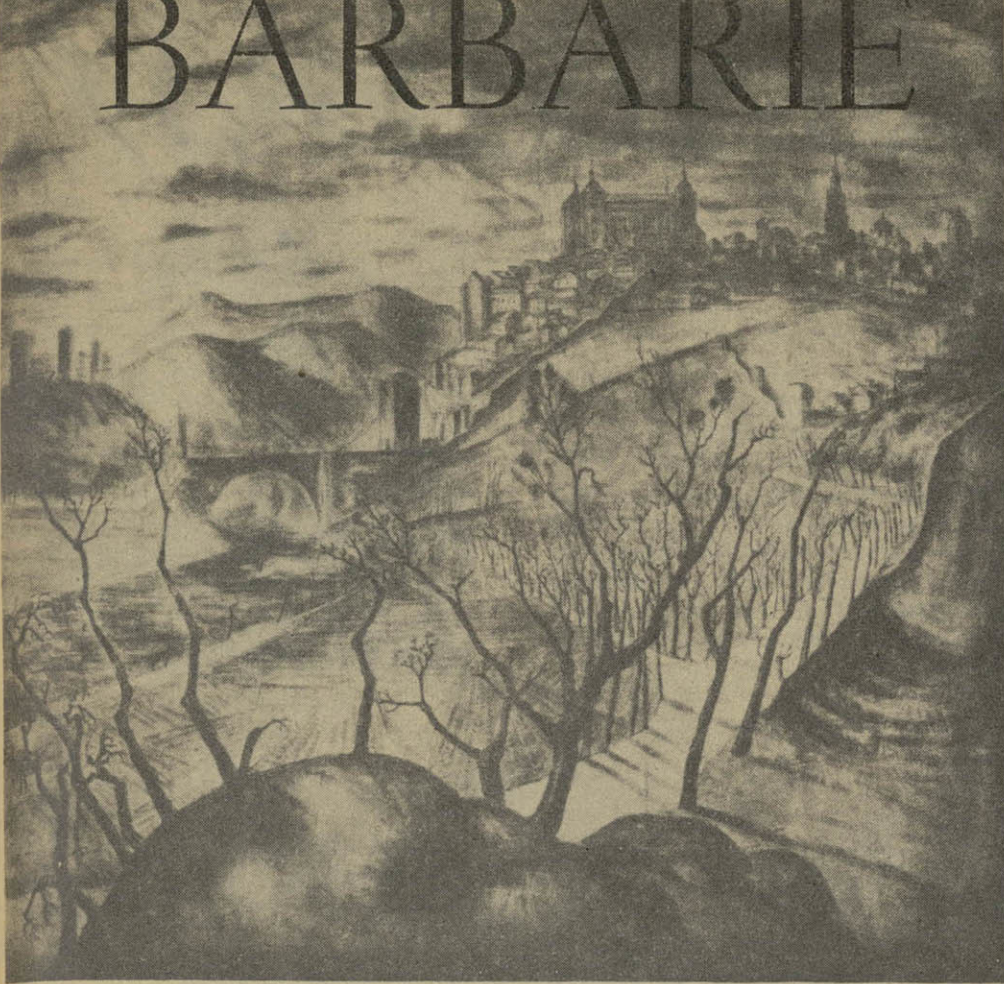
Pour barrer la route à ce chaos et cette confusion, le meilleur de l'Occident se dresse et reprend enfin conscience de la divine mission qui en fit la grandeur. L'Occident, en effet, s'est toujours montré le défenseur né de la personne humaine. Toute l'histoire de ses gestes, de sa pensée et de son art, est marquée de ce signe. Pour lui, une vie sans liberté individuelle, sans personnalité consciente et responsable, est une vie sans charme, sans dignité et sans aucun attrait. Aussi, c'est parce qu'il se sent de nouveau secoué, ébranlé sur les bases qui ont fait jusqu'ici sa légitime grandeur, qu'il réagit avec une force chargée de tout l'élan d'un passé qui s'éveille pour se continuer. Chaque nation, pour se sauver elle-même, réagit selon le génie de sa race.

Or, parmi toutes les nations occidentales qui ont exercé une indéniable influence sur le développement de la personne humaine, l'Espagne doit figurer à une place d'honneur. L'Europe lui doit une conception toute particulière de l'amour, de l'héroïsme et de la courtoisie. Ces valeurs d'âme sont les plus beaux fleurons de sa couronne. Sa littérature ne fit que propager et rayonner ce qui se trouvait déjà, comme à l'état natif, dans les profondeurs de l'âme de son peuple, de ce peuple profond, ardent et passionné, dont l'âme vit et persiste sous les dessous éclatants, plus ou moins tourmentés, mais toujours héroïques, de sa vieille histoire. Fidèle au passé de sa race, l'Espagne d'aujourd'hui ressuscite ses chevaliers et ses preux pour défendre, en défendant son âme, la noble dignité de la personne humaine.

MARIO MEUNIER.



Madrid. — Une des illustrations du livre de Serge Rovinsky.



Vue de Tolède avec son héroïque Alcazar.

SERGE ROVINSKY

le poète amoureux du métier



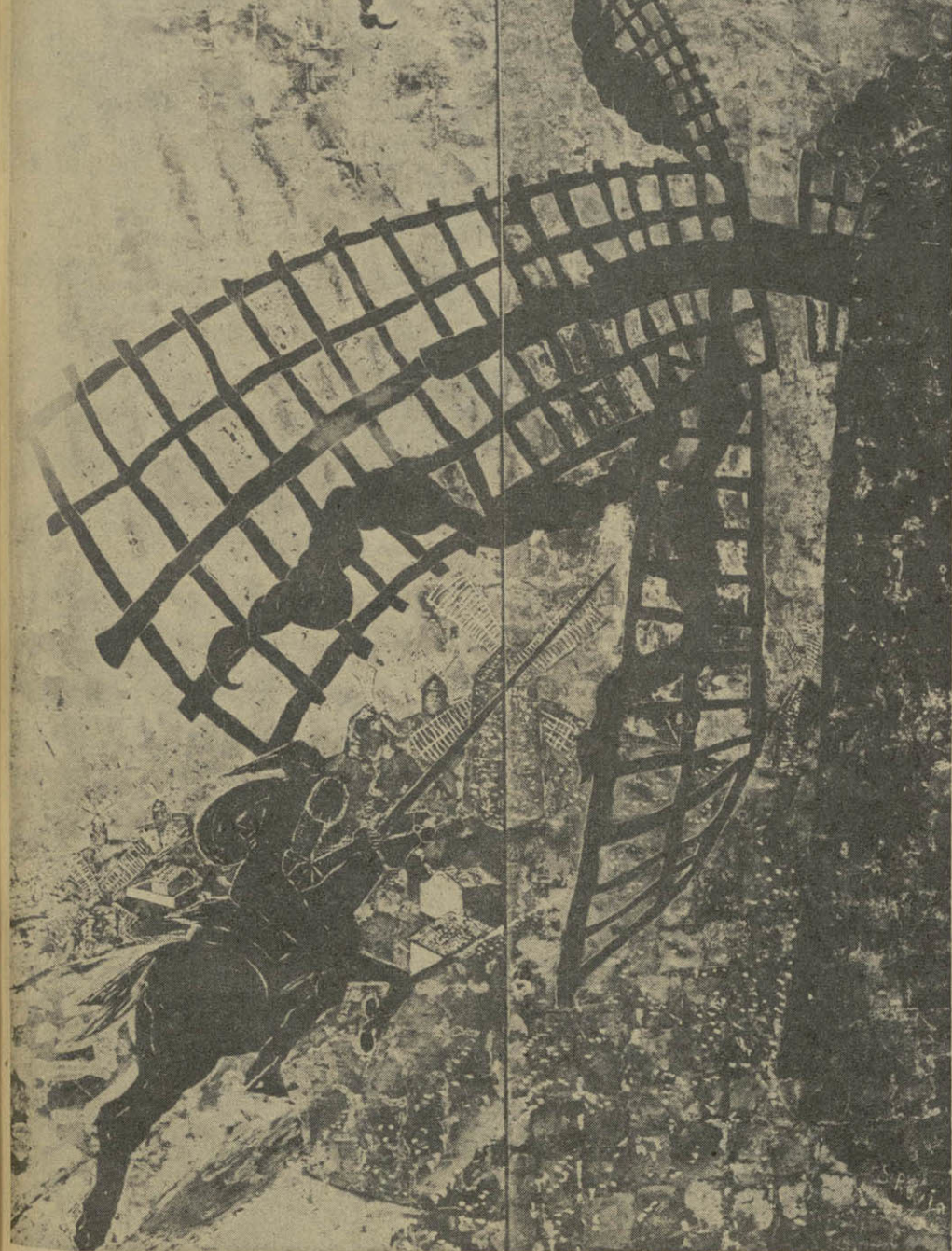
Combien de nos artistes accepteraient le labeur monotone, ingrat en apparence, de l'art ? Ne supposeraient-ils pas déchoir en acquiesçant à une science traditionnelle qui ne correspondrait pas à une formule personnelle, en obéissant à des règles autres que le principe flateur de la génération ? Pourtant, les meilleurs du moyen âge, les plus grands de la Renaissance, estimaient non seulement que ces efforts n'étaient pas déshonorants, mais qu'ils s'imposaient indissolublement. Serge Rovinsky suit comme eux. Il n'hésite jamais à réaliser lui-même, de ses propres mains, les conceptions de son esprit et, pour cela, il se soumet aux plus durs apprentissages.

L'équilibre, la santé, la plénitude qui émanent de son œuvre résultent de ce que cette œuvre dépend entièrement, uniquement de lui. Elle se présente équilibrée, parce que, créateur, il ne conçoit que ce qui peut être normalement réalisé ; saine, puisqu'elle répond à la fois à une invention lucide et aux possibilités des matières employées. Enfin, cette plénitude naît d'une double émotion harmonieusement balancée : l'émotion poétique, sans laquelle nulle invention n'est valable, et l'émotion masculine, qui ligonne les choses mortes, directement selon les impulsions de l'imagination créatrice. Cette émotion s'imprime dans chaque objet qui nous la communique sans précautions ni vaine littérature, comme il adient trop souvent.

Aussi, quand vous pénétrez dans une exposition de Serge Rovinsky, vous êtes tout d'abord surpris, dominé par une impression d'unité. Une production variée comme inspiration, sujet, matières, reste admirablement centrée, non autour d'un procédé plus ou moins ingénieux, mais autour d'une pensée aussi rigoureuse que sensible, d'une maîtrise de ce qu'on appelle aujourd'hui la technique, mais qu'on nommait simplement autrefois le métier. Qu'on ne se trompe pas, Serge Rovinsky se consacre depuis dix ans à l'Espagne, mais l'unité de l'exposition à laquelle il nous convie aujourd'hui ne provient pas de ce choix. Ce choix, au contraire, fut dicté par cet ensemble de raisons qui constitue l'unité de l'œuvre de Serge Rovinsky.

Russe, Serge Rovinsky rencontra dans l'Espagne un même passé de luttes contre les invasions musulmanes, laissant des influences comparables. En Espagne, il retrouva, sous le nom de Gitanes, les Tsiganes des steppes, et les uns comme les autres influant sur les chants et les danses des deux pays, cette manière dont s'éveille mais se moule aussi la sensibilité des peuples. Emigré, il pressentit qu'un même péril menaçait ce pays, mais que là se condensait promptement et triomphaient toute la révolte secrète qui habite tout son propre cœur. De combats anciens et futurs, de musiques présentes, tout résonnait autour de lui en accord avec ses pulsations vitales.

Voilà comment, harmonieusement, l'homme réagit. L'artiste devait éprouver un émoi similaire. L'ardeur concentrée, l'autorité des sites, la dignité humaine, s'unissent au paroxysme des sentiments, cette immobilité apparente qui était une forme du permanent, tout se réunissait pour proposer au créateur l'œuvre sobre, puissante, profondément vraie qu'il portait en lui. Car Rovinsky comprit que, dans ce pays où la violence du climat interdit au peintre de reproduire directement, il fallait, non point se réfugier dans



Don Quichotte — paravent en bronze oxydé et laque, une des œuvres remarquées à l'Exposition de 1937.

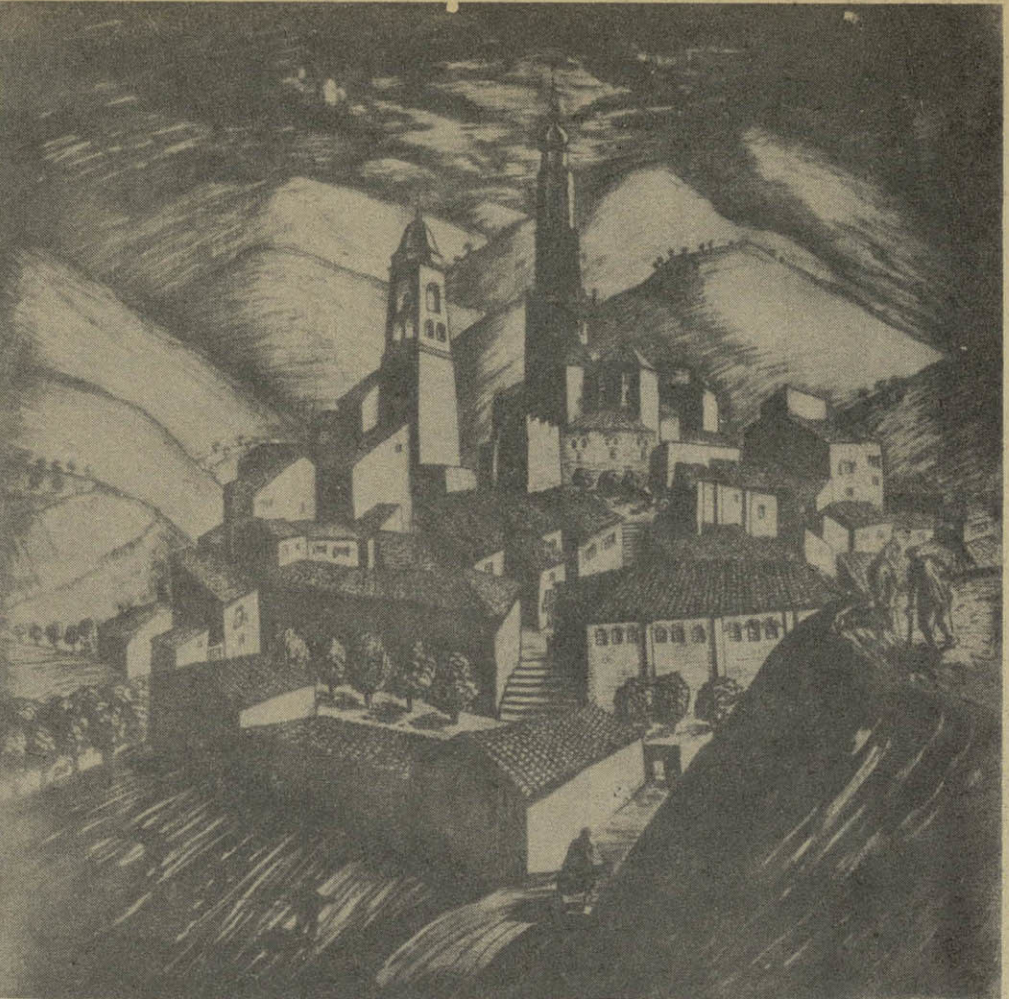
des spéculations abstraites, mais recréer en exaltant ses souvenirs.

Il voulut d'abord célébrer l'Espagne, en nous la présentant par un livre « grandiose et fantastique ». Pour cela, il devint amoureux d'art... et ce livre, conçu, réalisé artistiquement et matériellement par un même homme, marque, dans l'édition contemporaine, non seulement une réussite éclatante, mais un retour aux principes des grands illustrateurs de jadis.

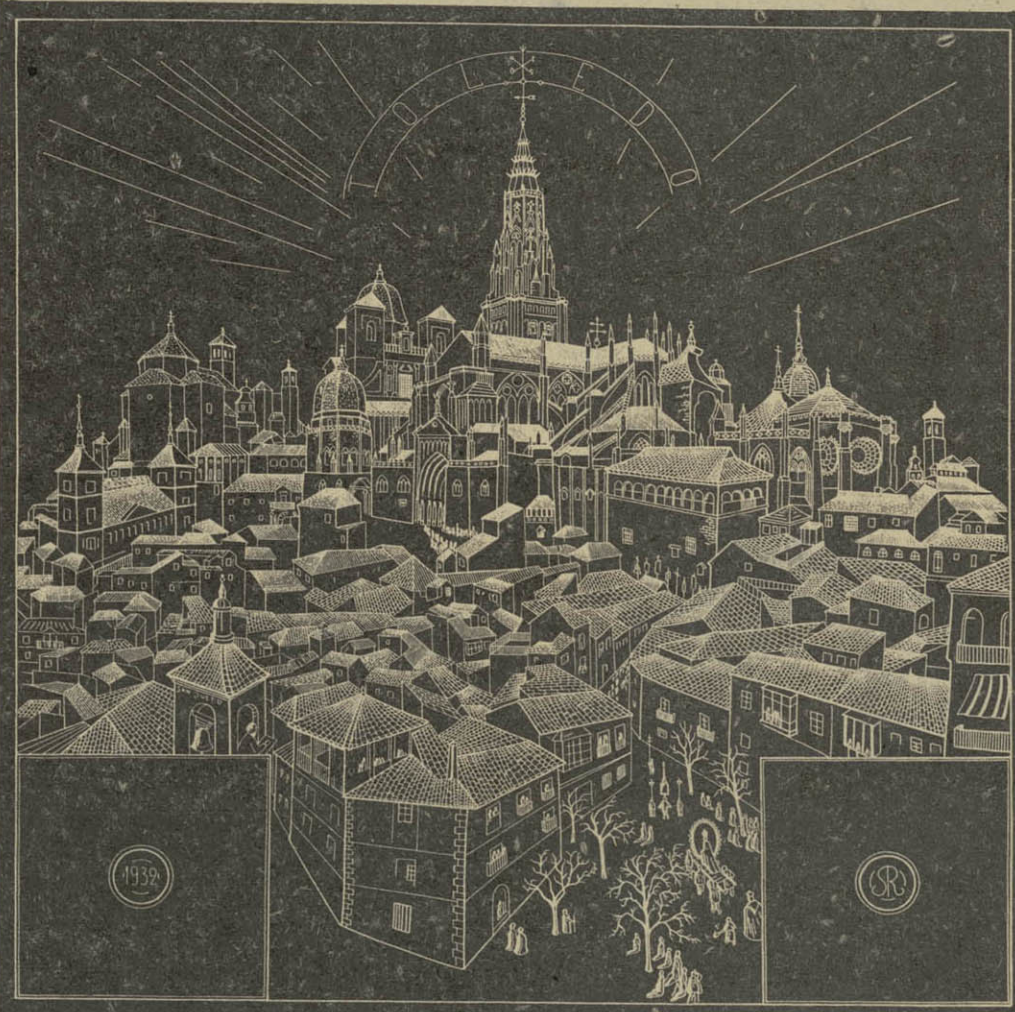
Jamais tire ne répondit mieux à l'esprit d'un ouvrage, car jamais l'Espagne n'apparaît aussi grandiose et fantastique que vue par Serge Rovinsky. Voici Grenade pourpre comme le cœur d'un fruit mûr, Utrera farouche dans son ombre, Tolède au bistre aristocratique, Trujillo avec son palais en grouse comme l'invitation au voyage qu'écoula Pizarro, et voici Santiago, dépôt des anciennes valeurs spirituelles dont le ciel lui fit de l'air des vagues ciblées, et le ciel tendu de Séville, fragile aux doux serments de don Juan de Manara. Voilà Cordoba la musulmane, Madrid qui n'était point encore déceitillée par la faucille et le marteau, Irarrazabal la tragique, Barcelone dominée par l'œuvre mystique de Gaudí plus que par sa ville moderne, et voilà enfin Manresa, où règne l'ombre impérieuse et subtile d'Ignace de Loyola, et qui nous donna le terme manresse pour désigner une retraite ascétique et des exercices spirituels.

Mais Rovinsky poursuivait déjà un autre projet. De sa jeunesse passée en Extrême-Orient, il conservait l'amour de la laque et l'admiration de l'art chinois qui sait dominer le métier tout en ne négligeant pas ses directives. Déjà, il travaillait cette matière précieuse et délicate, recherchait les anciens secrets et se consacrait à ce nouveau métier minutieux et souvent malsain, où il devait triompher d'une manière indiscutable.

C'est encore l'Espagne qui renait sur ses pinnaux, ses vastes paravents. Sous les couches successives de la résine mystérieuse, qui travaille dans l'ombre et le tisseur humide pour s'écouler uniquement au clair de lune, nous voyons émerger des cités fantastiques, des sites muets que l'habitant, le voyageur reconnaissent



Le village d'Aleca.



Cathédrale de Tolède. — Travail damasquiné.

HYMNE A LA TERRE D'ESPAGNE

Ilier s'est ouvert (gal. Jean Charpentier) une Exposition d'œuvres de Serge Rovinsky.

L'exposition de Paris a déjà fait admirer de lui plusieurs œuvres dont nous donnons ici même la reproduction. Rovinsky est bien connu des amateurs et des hispanisants. En 1930 il soumit au public et aux critiques de Madrid, au musée d'art moderne, un ensemble important de ses travaux. Puis, ce fut la publication de son livre l'Espagne grandiose et fantastique, accompagné du texte précieux de Maria de Cardona et Isabel de Segura, que préface J. Ortega y Gasset. Rovinsky a, en outre, exprimé ses idées sur l'Espagne en une conférence à l'Université Columbia de New-York. Plastiquement l'on peut juger l'art de Rovinsky comme une symbolisation stylisée du paysage espagnol. Humainement, il représente l'éveil de l'homme par la dure nature et la revanche qu'il tente de prendre sur elle, à force d'enthousiasme de cette terre rêchée. L'art de Rovinsky tend à la verticalité, édifiant sur le piedestal du style ibérique. L'empressement des amateurs à son vernissage prouve, une fois de plus, l'intérêt du public européen pour l'Espagne authentique, héroïque, laborieuse et érogante, car Rovinsky voit là où il le fait les goliathes de la reconquête nouvelle.

Ab. de F.

Mes peintures contiennent toutes mes réponses à vos interrogations, journalistes venus m'interviewer, je comprends qu'on puisse tester l'Espagne, car elle n'a rien de mesquin et il est de par le monde tant d'amateurs de la médiocrité ! On peut trouver triste son paysage. Vis-à-vis de ce pays on ne peut rester neutre. Dès la frontière, à chaque rencontre, à chaque nouvelle vision, l'Espagne pose des questions : sur notre compréhension de la culture, la civilisation, le lien avec le passé et les valeurs éternelles.

Admirateur de l'art oriental, et de plusieurs époques de la culture occidentale — surtout méditerranéenne — c'est en Espagne que j'ai trouvé le plus parfait mariage de ces deux mondes. Pour moi, Le Greco est le génie le plus grand et le plus représentatif. Discipline sévère, liée avec la grande liberté, une concentration qu'on ne trouve chez aucun peintre. Le souffle sacré est sur chaque touche de sa brosse. L'harmonie des couleurs est des plus rares, bref tous les moyens puissants pour vous arracher de la vie, vous transporter dans l'équivalence — mais combien plus puissante — de ce qu'on appelle la réalité.

Car la vie de l'esprit est la plus grande réalité. Souvent, pendant mes expositions dans deux parties du monde — je n'ai pu répondre que par cette question — est-ce que vous pensez que la femme que vous aimez vous la voyez avec le même œil que moi ? Oui, j'aime l'Espagne et je suis heureux quand mon art fait aimer ce pays et lui donne de l'intérêt. Et, à cet interlocuteur qui me pose la question, si mon art représente la vraie Espagne, je dirai :

Si vous l'aimez, vous la verrez aussi belle que moi.

SERGE ROVINSKY.



RONDA. — Paravent en laque représentant la ville avec ses trois ponts : romain, arabe et espagnol du XVII^e siècle.

AU GENERAL DE CASTELNAU

« Les temps présents sont pleins d'angoisse. Excellence : notre civilisation latine, fleur de l'histoire, est en grand danger, menacée par l'avalanche de doctrines et d'institutions matérialistes qui, venues rapidement d'Orient, ont provoqué la ruine de l'Espagne. Ainsi est-il réconfortant de voir des hommes occupant, comme vous, une position éminente, se placer aux côtés des principes qui, depuis des siècles, ont fait la grandeur de l'Europe et dont la ruine signifie celle du trésor de civilisation qui est le fruit d'un effort millénaire. Quand les méfaits de l'invasion bolchevique se produisent dans l'inconscience et même la réprobation du mouvement par lequel l'instinct de conservation de millions d'Espagnols a réagi contre l'invasion de la barbarie exotique, nous devons une gratitude sincère au geste d'un général qui, chargé de la gloire gagnée au service de la patrie, la France notre seigneur, n'hésite pas à se mettre résolument au service de la civilisation commune. Vous avez contribué par le prestige de votre plume à avertir du danger une nation amie, du danger qui menace le monde entier s'il était livré à l'asphyxie dans la vie de l'indifférence et de l'antipathie internationales. »

CARDINAL GOMA, Archevêque de Tolède, septembre 1937.



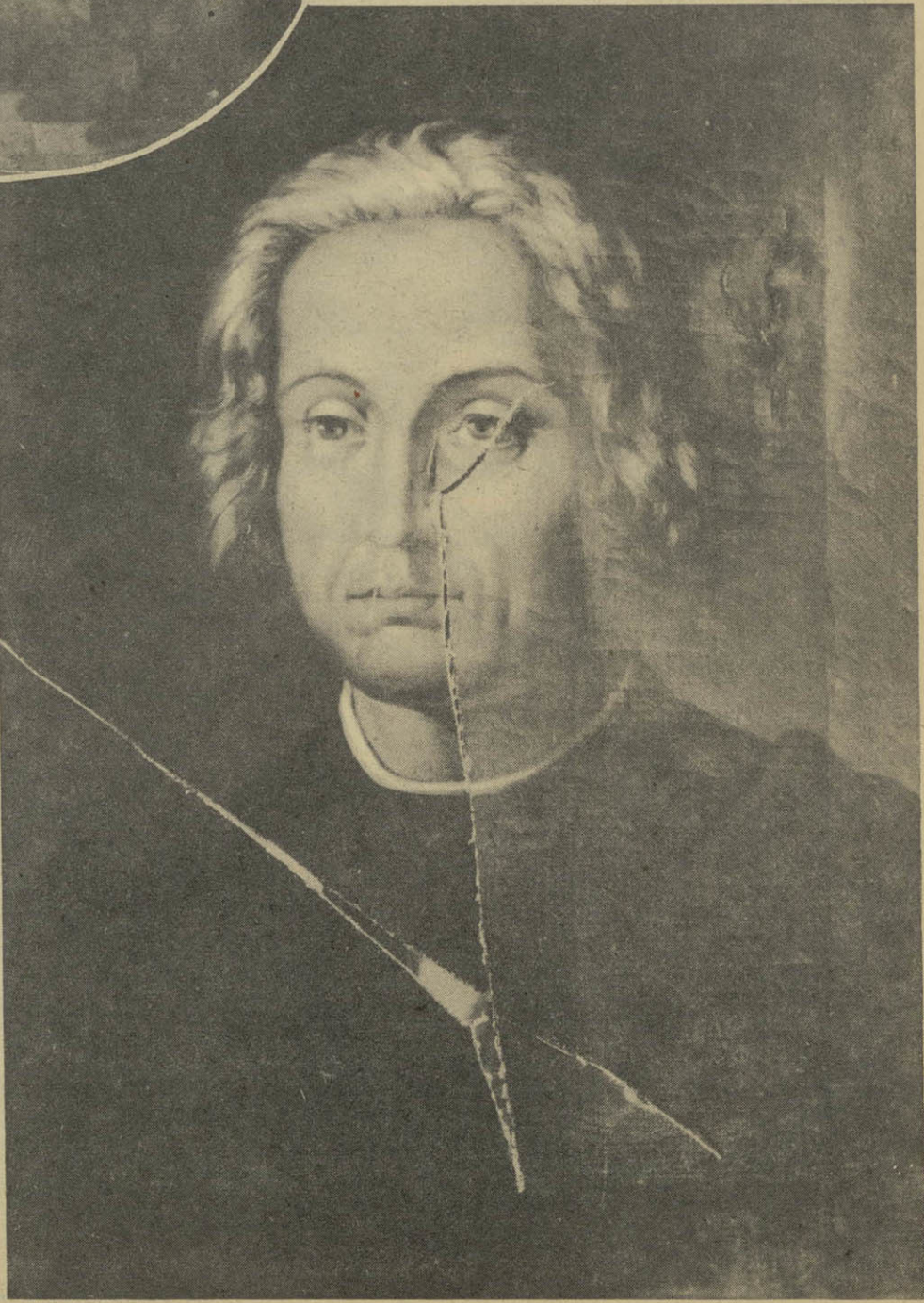
BARBARIE rouge :

En haut : Colomb expliquant son voyage prochain, tableau lacéré au monastère de La Rabida.

A gauche : le Christ de la Bonne-Mort, de Pedro Mena, brûlé à Malaga.

A droite : le tableau du grand autel de l'église de La Rabida, lacéré.

En bas : tête du splendide tombeau de Pedro Vasquez (XV^e siècle), en terre cuite, détruit, à Aracena (Huelva).



LA CAMPAGNE DU



La libération du Nord de l'Espagne

Les opérations militaires dans le Nord de l'Espagne constituent une série de campagnes que l'on peut citer comme modèles aussi bien de stratégie que de tactique. Il est donc intéressant d'évoquer les étapes de la victoire, depuis le début du Mouvement National (17, 18 et 19 juillet 1936) jusqu'à la chute de Gijón et l'effondrement de la résistance marxiste, (21 octobre 1937).

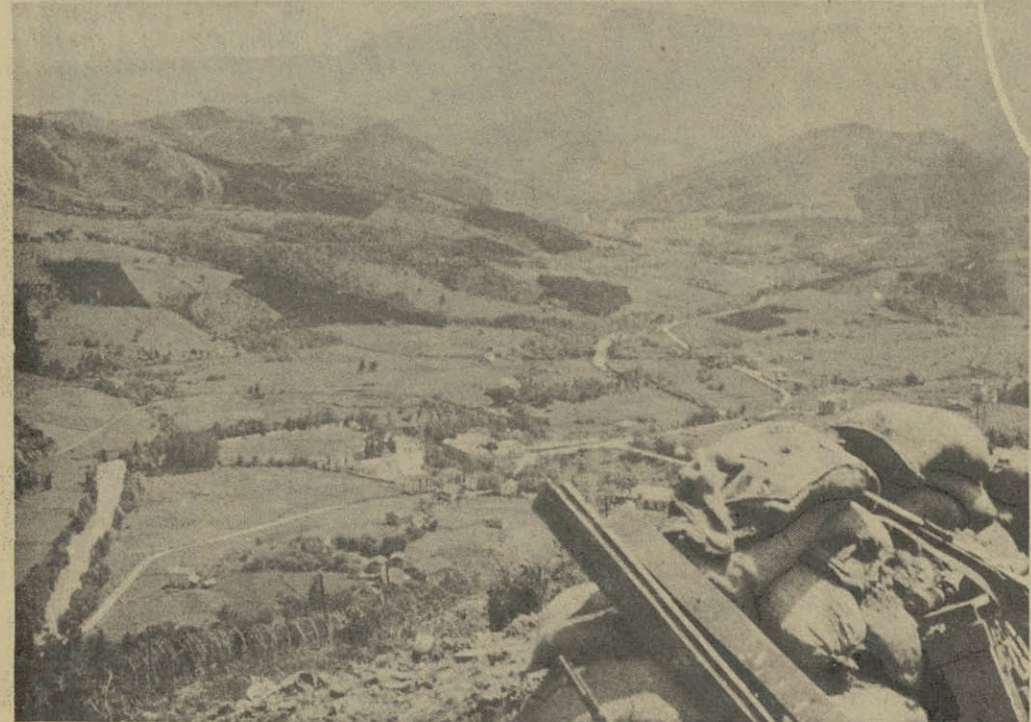
I. - LA CAMPAGNE DE GUIPUZCOA (19 juillet-22 septembre 1936)

Le mouvement ayant échoué à Saint-Sébastien, malgré l'héroïque sacrifice des casernes de Loyola, c'est de Navarre que commença, par la campagne de Guipuzcoa, la première étape de la victoire. Le 15 août, les troupes navarraises prenaient Tolosa, tandis que Beorlegi et Ortiz de Zarate avançaient le long de la frontière française.

Le 4 septembre, Iruñ était occupée et la frontière française fermée aux marxistes du Nord. Saint-Sébastien tombait le 13 ; les troupes de Navarre prenaient ainsi



Le général Aranda.

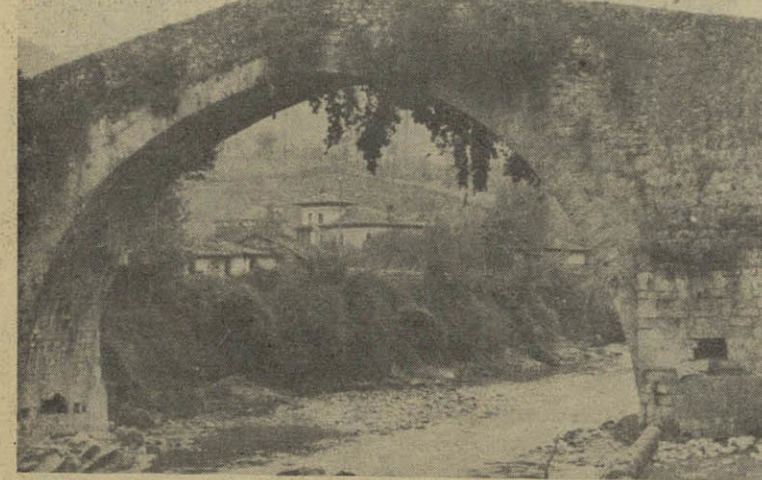


FRONT DE BISCAYE. — La vallée, vue depuis une position nationaliste.

accès à la côte cantabrique. Le 22, l'occupation de la province de Guipuzcoa se complétait. Deux villages seulement restaient aux mains de l'ennemi : Elbar et Elgoibar. Par contre, l'armée nationale prenait pied sur la côte de la province de Biscaye, occupant le fort d'Ondarrou.

II. - AU SECOURS D'OVEDO ASSIEGÉE (19 juillet-17 octobre 1936)

Des secours furent envoyés, de Galice, pour venir en aide à la garnison d'Oviedo qui, sous le commandement d'Aranda, tenait tête héroïquement à l'ennemi qui cherchait à s'emparer de la ville. Les colonnes



FRONT DES ASTURIEN. — Cangas de Onís : Pont romain. On voit dans ses piles latérales les cavités creusées par les dynamiteurs pour le faire sauter. La rapide intervention des nationaux a sauvé l'œuvre d'art.



CAMPAGNE DU NORD. — Secteur de Fuentis : Un poste avancé.

de Galice, sous le commandement de Martín Alonso, avancèrent par la route du littoral, de la Corogne à Lueca, tandis que les colonnes de Gómez Iglesias et de Lopez Pita, venant de Léon, occupaient le col de Letariegos et prenaient le village de la Espina. Le 14 septembre, les colonnes de Galice occupaient le village de Grado ; du 6 au 10 octobre, elles attaquaient, sur la route qui conduit à Oviedo, par Santullano et El Escampero. Dans une vaste manœuvre d'enveloppement, une partie des effectifs paraissait sur les hauteurs du Mont Naranco. Le 17, Oviedo était sauvée et un étroit couloir assurait sa liaison avec le reste de l'Espagne nationale.



Le général Emilio Mola.

III. - LE FRONT STABILISÉ LES CONTRE-ATTAQUES (22 septembre 1936-31 mars 1937)

L'intérêt des opérations militaires étant passé sur d'autres fronts, la ligne du Nord se stabilisa. L'ennemi entreprit alors de formidables contre-attaques, qu'il voulut transformer en de grandes offensives : l'une sur Villared de Alana pendant les derniers jours de novembre et les premiers jours de décembre 1936 ; l'autre sur Oviedo et ses communications avec Grado, du 21 au 26 février 1937. Toutes deux constituèrent des échecs retentissants.

IV. - LA CAMPAGNE DE BISCAYE (31 mars-29 juin 1937)

L'avance sur Bilbao commença dans la matinée du 31 mars. Le 9 avril, les villages d'Urdul et d'Ochandiano furent occu-

pés. L'avance se poursuivait pendant tout le mois de mai, par l'occupation d'Elorrio, de Durango et de Guernica. Le 11 et le 12 juin, la fameuse « ceinture de fer » de Bilbao était rompue et la ville elle-même tombait, le 19, entre les mains des troupes nationales.

V. - LA GRANDE OFFENSIVE SUR SANTANDER (14 au 31 août 1937)

La campagne de Santander s'est distinguée par la précision et la rapidité de la manœuvre et son résultat foudroyant. L'attaque commença le 14 août, simultanément par les secteurs du col de l'Escudo et d'Aguilar del Campoo. Le 16, Reñosa était occupée et l'ennemi se poursuivait par les vallées perpendiculaires à la côte cantabrique. Le 24, les nationaux occupèrent



Le général Davila



FRONT DE SANTANDER. — Reñosa : le colonel Juan Vigón (depuis, nommé général), chef d'état-major de la 61^e division (brigade de Navarre) et le colonel Antonio Barroso, chef de la section des opérations au G. Q. G. du Généralissime.



FRONT DES ASTURIEN. — Le général Pablo Martín Alonso, chef du secteur du VII^e corps d'armée.

Torrelavega, le 25, Astillero et le 26, Santander. Trois jours après, les colonnes navarraises pénétraient dans les Asturies. Le nombre de prisonniers, déjà très grand en Biscaye, dépassait 40.000 à Santander.

VI. - LA CAMPAGNE DES ASTURIEN (1^{er} septembre-21 octobre 1937)

L'avance sur les Asturies commença dans les premiers jours de septembre, simultanément, par le Sud, sur les derniers contreforts des montagnes de Léon, où les forces du général Aranda occupèrent successivement les cols des Pajares, de Tarna, de Ventanilla, de San Justo et de Vega rada, et par l'Est, où l'avance commença sur le littoral de Santander se poursuivait avec le même esprit méthodique. Tandis qu'Aranda avançait vers Infesto, les colonnes de l'Est occupèrent Cangas de Onís et Arriondas, dépassant le rio Sella. Le 19, Villaciélosa, Infesto et Tarna étaient occupées. Gijón se trouvait à 15 kilomètres des avant-postes nationaux. Le 21, les Brigades navarraises occupèrent Gijón et les colonnes de Galice, Avilés. Tout le littoral cantabrique était désormais au pouvoir de l'Espagne.



FRONT DE SANTANDER. — Aguilar del Campoo. — Le général José Solchaga, chef de la 61^e division, brigade de Navarre.

NORD : LES CHEFS

Artisans de la victoire

« Le Front Nord a disparu », écrivait le communiqué officiel de Salamanque. C'était une campagne finie, un chapitre de la guerre civile terminée victorieusement pour les armes nationales.

La littérature militaire quotidienne, empreinte de la sobriété qu'ont les Espagnols lorsqu'il s'agit de leurs exploits, a nommé à peine les chefs victorieux dans tant de batailles. C'est avec la même sobriété que nous voulons les énumérer, en

Nord. Le Général FIDEL DAVILA lui a succédé dans ce commandement. Le Colonel FERNANDO MORENO CALDERON a été chef d'Etat-Major pendant toute la campagne.

Dans cette énumération, nous nous servirons spécialement de l'organisation des forces, à l'apogée et à la fin de cette campagne. Il est donc indispensable de signaler que, dans les colonnes victorieuses dans tant de batailles, c'est avec la même sobriété que nous voulons les énumérer, en



Enthusiasme de jeunes ouvrières à l'arrivée des troupes nationales.



nous excusant de tout oubli involontaire possible.

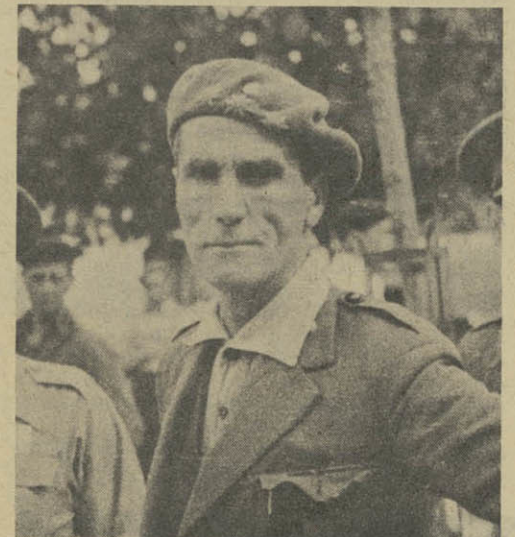
La campagne du Nord, comme toutes les actions de la guerre est, en premier lieu, l'œuvre du Général FRANCISCO FRANCO, commandant des Armées en campagne.

Premier soldat d'Espagne, figure marquante dans une histoire prodigieuse en grands capitaines, ses aptitudes militaires géniales ont été à tout moment, l'âme de la lutte.

L'Armée et le Peuple savent que c'est d'abord à lui qu'est due toute victoire.

Le Général FRANCISCO MARTIN MORENO est chef de son Etat-Major. Le Colonel ANTONIO BARROSO commande la section des opérations.

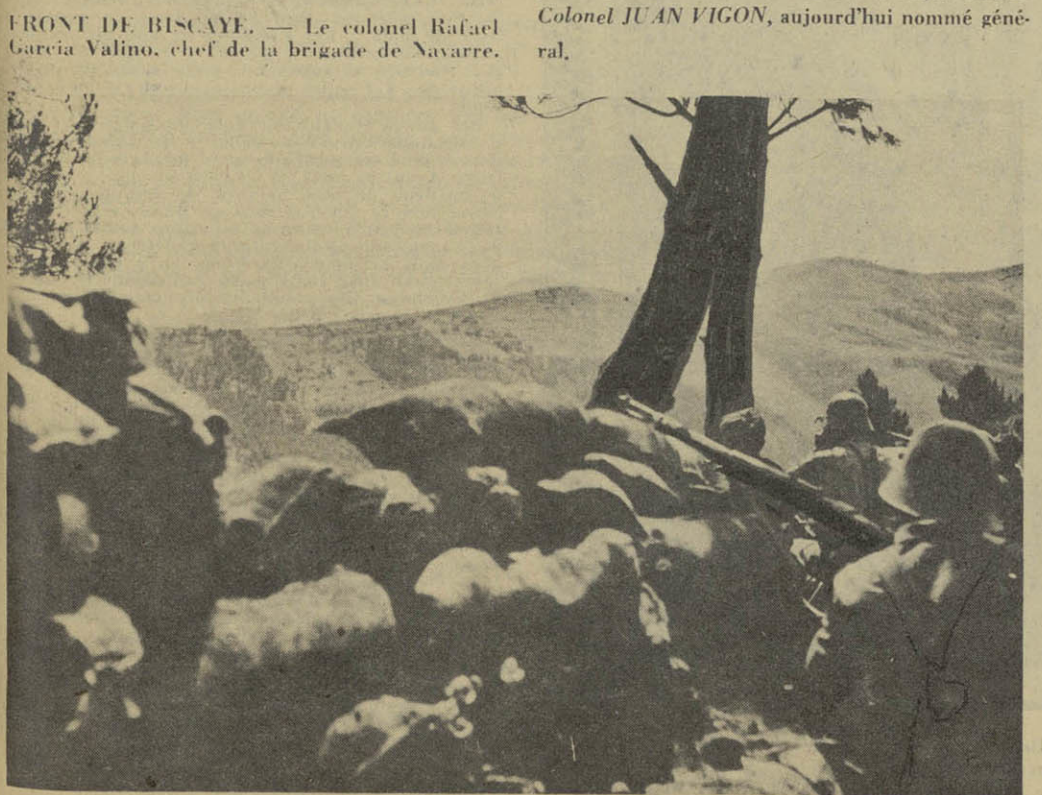
Le Général EMILIO MOLA a été, jusqu'à sa mort, le 3 juin 1937, commandant de l'armée du



Le colonel Rafael Laterre, chef de la III^e brigade de Navarre.

la campagne, avaient des commandements. C'étaient le Colonel JOAQUIN ORTIZ DE ZARATE, mort à San Marcial des blessures reçues devant Iruñ et le Colonel ALFONSO BEORLEGU, mort également d'une balle qui l'atteignit au cours de la marche sur Saint-Sébastien.

La 61^e Division (Brigades de Navarre) a été commandée pendant la campagne par le Général JOSE SOLCHAGA. Son chef d'Etat-Major était le Colonel JUAN VIGÓN, aujourd'hui nommé général.



FRONT DE BISCAYE. — Poste en vue de la ceinture rouge.



L'allégresse des populations du Nord accueillant les nationaux.



FRONT DE LEON. — Le général Salvador Mugica, chef de secteur du VII^e corps d'armée.

La 1^{re} Brigade de Navarre a été commandée pendant toute la campagne par le Colonel RAFAEL GARCIA VALINO. La 2^e, par le Colonel PABLO CAYNELA, jusqu'à la prise de Bilbao ; et depuis par le Colonel AGUSTIN MUÑOZ GRANDE. La 3^e, par le Colonel RAFAEL LATORRE jusqu'à la prise de Santander, moment où la 3^e Brigade fut fondue dans la 2^e et passa au 8^e Corps d'Armée. La 4^e Brigade de Navarre a été commandée pendant toute la campagne par le Colonel CAMILO ALONSO VEGA. La 5^e, par le Colonel JUAN BAUTISTA SANCHEZ, depuis sa réorganisation, après la prise de Bilbao. La 6^e, par le Colonel MAXIMINO BARTONEU, blessé peu de temps après en arrivant.

"LE SECOURS BLEU"
aide les vieillards, les femmes et les enfants nécessiteux de L'ESPAGNE NATIONALE.
Vêtements, Chaussures, Chaudaies, Chaussures, Sandales tous dons — Adresser les envois à :
M. MASSOT
Transitaire à Hendaye, qui accusera réception

pris le commandement, puis par le Colonel MIGUEL AVRIAT et enfin, depuis l'occupation de Llanes, par le Colonel HELI ROLANDO DE TELLA.

Le 8^e Corps d'Armée a été commandé par le Général ANTONIO ARANDA. Son chef d'Etat-Major est le Colonel LUIS TOVAR.

Les divers secteurs du front occupés par ce Corps d'Armée, composé de trois Divisions, — La



Derio (Biscaye). — Caravane de paysans qui, après avoir fui devant les rouges, reviennent à leur foyer dès que les nationaux ont repris le village.



FRONT DES ASTURIEN. — Cavallonga : colonel Heli Rolando de Tella, chef de la VI^e brigade de Navarre.

de la région aérienne du Nord a été le Lieutenant-Colonel JULIAN RUBIO. Le Commandant FRANCISCO IGLESIAS BROGE a été le chef des opérations. Et les chefs de groupe ont été les Commandants VICENTE EYARALAR, CIPRIANO RODRIGUEZ, ANTONIO LLORENTE, JOAQUIN GARCIA MORATO et ALFONSO CARRILLO.

Le Service de Santé du 8^e Corps d'Armée a été commandé par le Colonel MIGUEL PARRILLA, et la 61^e Division (Brigades de Navarre) par le Commandant JUAN MARTIN ROCHA.



Le colonel J. Bautista Sanchez, chef de la V^e brigade de Navarre.



FRONT DES ASTURIEN. — Le colonel Miguel Avriat, chef de la VI^e brigade de Navarre.

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres. CERVANTES (DON QUICHOTTE, II^e P. Chap. XXXVII).

Emilio Mola... présent !

*Mourir pour la Patrie, non, ce n'est
[pas mourir.]*

*Voilà pourquoi ne dites pas : Émilio
[Mola est mort.]*

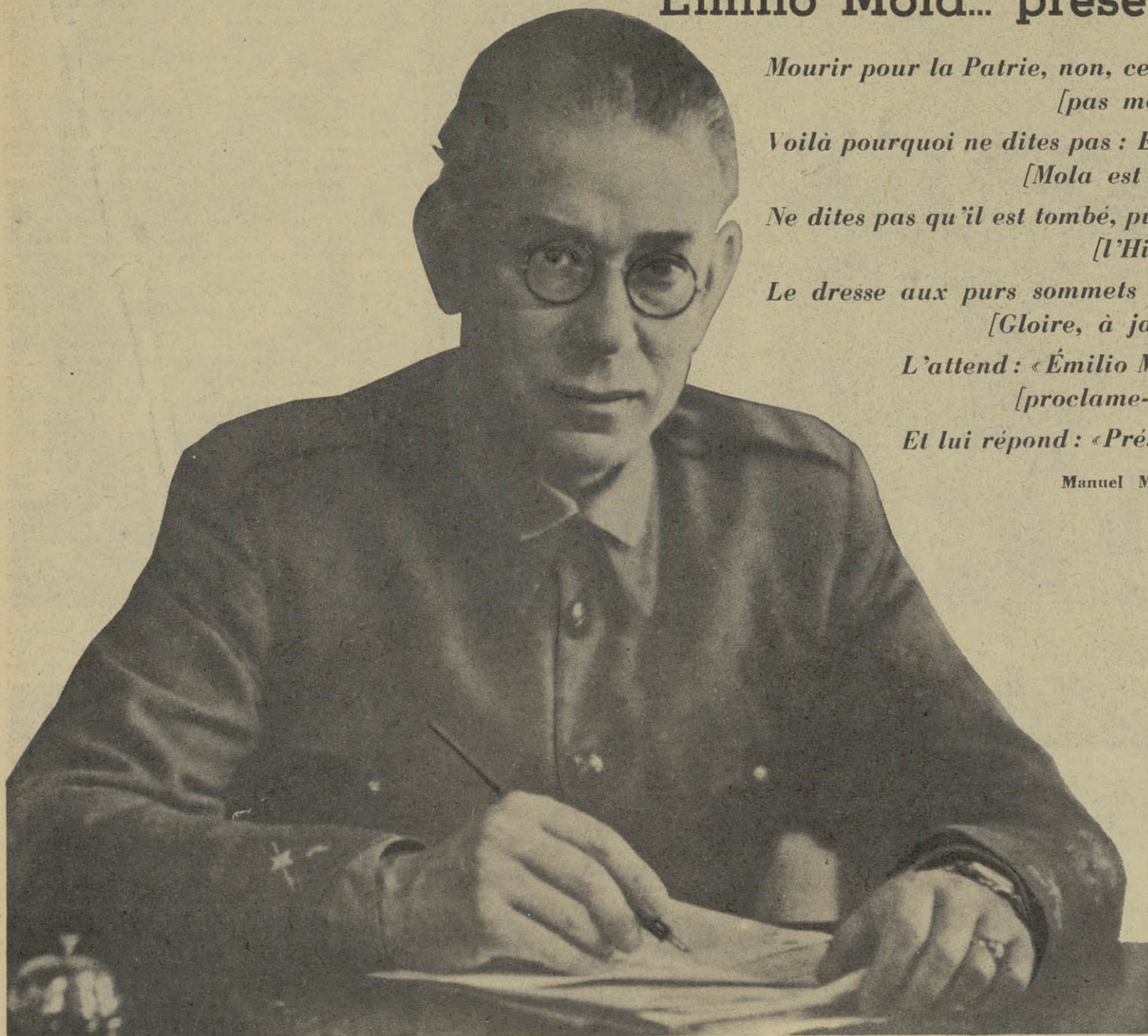
*Ne dites pas qu'il est tombé, puisque
[l'Histoire]*

*Le dresse aux purs sommets où la
[Gloire, à jamais,*

*L'attend : « Émilio Mola ! »
[proclame-t-elle.]*

Et lui répond : « Présent ! »

Manuel Machado.



La jeunesse militaire du général Mola

C'était après l'époque du campement de Bux-dar. Les « Regulares » n'inspiraient plus de défiance. Dans les bivouacs et dans les camps, on nous permettait de nous placer à côté des autres armes, dans le secteur des avant-postes, en alternance avec les troupes européennes. Nous étions à Tétouan, en 1913.

Mola avait été promu capitaine à cause du combat du 15 mai de l'année précédente (jour où les « Regulares » tuèrent le Mizzian, le fameux chef religieux des Guellayas), et où lui, qui appartenait à la colonie partie des bords du Kert, fut blessé en abordant le ravin de Haddu Al-lal u Kadir. Il commandait alors la quatrième compagnie du second Tabor, organisée après la marche des « Regulares » sur Tétouan, et concourait avec elle aux opérations qui avaient lieu aux alentours de la capitale de Yebala qu'on venait d'occuper, afin de fortifier son camp à l'extérieur et de garantir sa sécurité et ses communications.

On était en novembre 1913. Le général Marina, dont le souvenir est si cher à ceux d'entre vous qui, sous ses ordres, furent initiés à la guerre marocaine, décida que la brigade provisoire, dont faisaient partie les « Regulares » indigènes de Mellila, serait chargée de la protection des travaux que l'on devait faire pour fortifier et munir la position importante du « Mogote » : éperon de la montagne qui, au milieu des anciennes fortifications carthaginoises et romaines conservées dans les ruines de Tamuda en atteste la valeur militaire et s'avère indispensable pour la sécurité et la surveillance du trafic sur la route qui va à Tanger par Laucien.

Le « Mogote » est situé à l'extrémité inférieure d'un contrefort des montagnes de Beni-Hosmar, au point où il vient mourir sur le bord de la rivière Martin, en resserrant la vallée par laquelle ladite rivière gagne la Méditerranée, après avoir longé la ville de Tétouan. Ce contrefort, long de plusieurs kilomètres, ne se soude pas à la montagne au moyen d'une pente uniforme, mais une étroite vallée la sépare, en sa partie supérieure, du massif dont le Harcha est le point culminant. Vallée qui n'est pas formée par un doux raccord des versants, mais par une coupure aux lèvres rudes, excroissances rocheuses qui en rendent l'abord très difficile et très compliqué.

C'est sur cette bordure, dominant la haute vallée, que l'on devait placer les forces, pour protéger les travaux de fortification, sans être sous le feu immédiat de l'ennemi.

Dès le premier moment de cette occupation, on commença à remarquer la présence d'importants noyaux yebalins sur ces hauteurs.

« Sitôt que le commandant Trinidad, chef du second Tabor (dit le communiqué), eût distribué les forces de protection à l'endroit qu'occupait la cinquième compagnie, capitaine Izarduy, l'ennemi, posté sur des rochers voisins, ouvrit le feu, un feu par moments très nourri, cependant qu'un contingent de quelque deux cents hommes, enveloppant la position du capitaine sur les deux flancs, essayait de la couper de sa base. Pour reprendre contact avec les siens, la troupe du commandant Trinidad recula sous la pression d'un ennemi plus de deux fois supérieur et vint occuper des rochers situés à quelques mètres en arrière. Dans une position si difficile, une balliste tirée à courte distance, au cours d'un combat déchaîné en corps à corps, tua le capitaine Izarduy, tandis que, le dernier à se replier, il organisait avec la meilleure tactique possible cette retraite imposée par la supériorité numérique de l'adversaire.

« Les lieutenants Cayuela et Crespo, qui, tout près de leur chef, le secondaient, recueillirent son cadavre et le traînèrent pour tenter d'arracher cette relique sacrée aux mains de l'ennemi. Dans cette manœuvre ils sont appuyés par les tirailleurs qui, sous l'habile direction du lieutenant Orgaz, de la même compagnie, protègent leur effort et celui d'autres combattants occupés à transporter d'autres morts et d'autres blessés.

« La blessure du lieutenant Cayuela déterminait la retraite de cette poignée de braves qui, s'ils n'arrivent pas à emporter le corps de leur capitaine, parviennent tout au moins à se placer à une distance qui leur permet d'empêcher, par leur fusillade, que l'ennemi profane ces restes sacrés.

« Se rendant compte de ce qui se passait, le capitaine Mola, dont la compagnie — la quatrième du second Tabor — se trouvait déployée à la droite de la cinquième pour protéger cette dernière, ordonne à une de ses sections d'avancer, sous le commandement du lieutenant Sanchez Peralta; mais l'ennemi, qui a déjà dépassé la cinquième compagnie, et qui se trouvait entre celle-ci et la quatrième, blesse mortellement ce jeune officier, que l'on emporte et c'est le capitaine Mola qui prend le commandement de la section; il se porte avec elle au secours de la cinquième compagnie, combat de tout près avec l'ennemi qui surgit de tous les côtés, et il est efficacement appuyé dans cette avance par le lieutenant Rodríguez de la Herran qui, adroitement posté avec sa section sur des rochers d'où l'ennemi tente maintes fois de le déloger, balaye de son feu les avenues par lesquelles celui-ci s'apprête pour son mouvement enveloppant.

« Une fois en contact avec les lieutenants Crespo et Orgaz, de la cinquième compagnie, et mis au courant de l'incident, le capitaine Mola essaie d'emporter le corps d'Izarduy, mais l'ennemi, beaucoup trop nombreux, résiste à leur poussée et les oblige à s'embusquer derrière des rochers d'où ils peuvent alors, avec leur feu, empêcher qu'on parvienne à l'endroit où se trouve le cadavre.

« A ce moment, le commandant Trillo, avec les éléments que lui a fournis le lieutenant-colonel Marzo et les officiers dont nous venons de parler, vient rejoindre Mola et les officiers de la cinquième et, avec les lieutenants Llopiz et Martinez Campos, tente un nouvel effort, qui lui permet d'arriver jusqu'au corps d'Izarduy, tout en ramassant les armes et les effets abandonnés par l'ennemi. Toutefois, l'intensité du

feu sous lequel ils se trouvent les empêche d'emporter le cadavre.

« Mais le commandant Berenguer, qui a reçu l'ordre de le récupérer à tout prix, décide d'envoyer immédiatement à l'endroit où se trouve cette dépouille la compagnie du capitaine Cuevas, habilement flanquée par une section de la première compagnie, sous les ordres du lieutenant Franco. L'intervention de cette troupe permet enfin d'obtenir ce résultat, qui était en quelque sorte un engagement d'honneur pour les « Regulares », et d'occuper les positions qui vont permettre à la Brigade Provisoire d'accomplir la jonction protectrice qui lui a été confiée. »

Une fois la situation rétablie, la seconde compagnie — et spécialement la section du lieutenant Franco, qui était restée dans le lieu le plus exposé en récupérant le cadavre d'Izarduy — eut à repousser des contre-attaques continuelles; ce qu'elle fit avec le plus grand succès. Et Franco déploya à cette occasion une telle habileté et un tel courage qu'il y gagna ses galons de capitaine. Il se maintint à son poste jusqu'au moment du repli, qui put s'accomplir sans trop de difficultés sous la protection d'un tir d'artillerie en constante liaison avec les autres armes.

Quelques semaines après, en février 1914, un autre épisode de cette campagne allait démontrer une fois de plus les qualités de sang-froid et de compétence, ainsi que celles de générosité et de solidarité qui distinguaient alors et déjà le capitaine Mola.

La Brigade Provisoire reçut la mission d'opérer une expédition punitive contre les soldats de Beni Salem, localité habitée par les Kabyles du Haus, d'un mordant considérable, qui harcelaient constamment la position de Mololien et la route

de Ceuta. Cette brigade comptait trois colonnes : celle du centre, constituée par cinq compagnies de Regulares, sous le commandement du lieutenant-colonel Marzo, devait attaquer la localité. Opération des plus difficiles, vu les conditions du terrain, très accidenté, sillonné de ravins tortueux et en grande partie recouvert de galets. L'avant-garde, sous les ordres du commandant Sanjurjo, s'apprêtait à occuper un contrefort et quelques maisons d'où l'ennemi s'opposait avec succès à l'avance de la colonne. Le lieutenant Aizpurua reçut l'ordre d'occuper, avec sa section, une petite éminence qui dominait les constructions de la localité, dans le fond du ravin de Uad-Beni-Salem.

« Le lieutenant Aizpurua, dit encore le communiqué, répartit ses forces en deux groupes : l'un qu'il commandait lui-même, et l'autre sous les ordres du capitaine Gamir, et les lança à l'assaut de l'éminence en question. Arrivés au ravin, ils rencontrèrent l'ennemi embusqué là en grand nombre, et ils lui livrèrent un combat acharné, corps à corps, sans hésiter un seul instant dans leur progression, en dépit de son écrasante supériorité numérique.

« Lorsqu'il s'aperçut de la situation difficile où se trouvait le lieutenant Aizpurua, le capitaine Mola se porta directement au son secours avec la section du lieutenant Ramajo, tandis que le lieutenant Garcia Martinez, de la même compagnie, en faisait autant, en passant par le ravin situé plus à droite.

« De son côté, le capitaine Ayuso, déjà blessé, ordonna à la section du lieutenant Ayuso d'aller secourir le lieutenant Aizpurua, ce qui fut fait, ladite section arrivant sur les lieux en même temps que la quatrième compagnie.

« Cet épisode, le plus meurtrier de la journée, et au cours duquel tous ceux qui y prirent part déployèrent les plus hautes qualités d'énergie, d'initiative et de solidarité sur le terrain, se déroula dans une atmosphère particulièrement

l'esprit de solidarité et de soutien mutuel qui anime ces troupes. Le lieutenant Aizpurua partit avec cinq hommes pour reconnaître la position de l'ennemi avant d'engager l'ensemble de sa section; et celui-ci, en voyant tomber son chef, vole en aide à son secours; neutralisant l'action de l'ennemi, le capitaine Mola et le lieutenant Ayuso arrivent presque en même temps à cet endroit; enfin, la cavalerie intervient et occupe les postes que l'infanterie s'était vue obligée de dégarnir pour venir au secours des éléments en danger. Remarquable exemple de solidarité qu'on ne peut trouver que chez des troupes endurcies par l'expérience de la guerre et auxquelles nulle difficulté ne saurait inspirer ni découragement ni envie de s'éloigner du danger, chose qui, dans le cas présent, aurait abouti à un désastre. »

C'est de cette trempe qu'était Mola. L'incense saine pratique du terrain, l'exercice du commandement et la claire conscience de sa responsabilité sculptèrent, en quelque sorte, dans ce dur bois militaire, la noble figure de cet homme : chef des campagnes de Mellila, du Rif et de Yebala, héroïque défenseur de Dar-Acoba; général qui, à la tête de quelques milices, conquit l'audacieux coup de main de l'occupation de Guadarrama, et, pour finir, caudillo menant des armées organisées, dans les glorieuses campagnes de Guipuzcoa et de Biscaye, dans la prise d'Irun et de Saint-Sébastien, dans la manœuvre géniale de Bilbao.

Rigoureusement attaché à la discipline, tout abnégation et tout sacrifice, d'une activité infatigable, distinguant son devoir avec la plus claire intelligence et déployant une énergie sans limites pour l'accomplir et le faire accomplir aux autres, si on ne lui a pas toujours rendu justice, c'est peut-être à cause de son inflexible austerité.

Il avait trouvé son milieu véritable chez ce noble peuple où nos traditions et les caractéristiques de notre race ont de si profondes racines : la Navarre, et c'est là qu'il comprit. Il avait



FRONT DE BISCAYE. — Le général photographiant des soldats.

violente, et avec de nombreux corps à corps. Si l'on ne put, hélas ! que recueillir les cadavres du lieutenant Aizpurua, du capitaine Gamir et des braves qui furent tués à leurs côtés, leur mort fut, du moins, vengée par celle d'un très grand nombre d'unités que l'ennemi, à qui ses exploits ne valurent que le plus éphémère avantage. Une rencontre si furieuse entre troupes d'un égal mordant ne pouvait manquer d'être rude, et ses conséquences coûteuses. Outre les noms déjà cités, le commandant Sanjurjo — qui se couvrit de lauriers dans cette journée — avait été blessé deux fois au moment de déclencher l'assaut de la quatrième compagnie; le lieutenant Martinez Campos subit le même sort, ainsi que le lieutenant Llopiz; et le commandant Cuevas, un des hommes qui incarnèrent le mieux l'esprit de ces troupes, perdit la vie.

« Ce qui permit de rétablir la situation, ce fut l'opportune intervention des escadrons de « Regulares », sous les ordres du commandant Espinosa, et qui, témoins de cette lutte, s'élancèrent à l'assaut des hauteurs si difficiles d'accès qu'on avait indiquées comme objectif à la première compagnie, et en délogèrent les occupants.

Cet incident, le principal de la journée, et complètement en dehors du plan antérieurement établi, fut la démonstration la plus parfaite de

enfin découvert l'Espagne dont il rêvait, et il s'est engagé avec elle dans la glorieuse croisade qui devait nous rendre notre personnalité comme nation et notre prestige.

Mola n'est pas mort. Son esprit reste profondément incarné dans notre armée et dans notre patrie.

DAMASO BERENGUER.

Le général Damas Berenguer qui fut Haut-Commissaire au Maroc, et Président du Conseil des ministres, et qui eut sous ses ordres, dans chacun de ces deux postes, le général Mola (comme chef des Regulares et comme directeur général de la Sûreté), a écrit cet article au moment de la mort du « Caudillo » du Nord.

Bibliographie

Le général Mola a fait l'objet de deux biographies : *Franco Mola, Virela* par Rafael Fernandez de Castro (Arles Gráficas, éd., Mellila, 1937) ; et *le général Mola par Rogelio Perez Olivares* (Sigüenza, Diaz, éd., Avila, 1937). Mola naît en 1887 à Plaetas (Cuba) où son père, officier de la Guardia Civil, était en garnison. Le futur général passe son enfance dans la perle des Antilles, et son adolescence en Espagne, à Gérone, puis à Malaga, terminant ses études d'enseignement secondaire par son entrée à l'Académie d'Infanterie de Tolède, en 1904. De 1911 à 1930 la vie de Mola se profile sur les crêtes du Maroc, où il verse son sang pour l'Espagne et où il gagne ses galons pour hauts faits de guerre. C'est d'un port du Maroc que le général Berenguer le nomme directeur général de la Sûreté, poste difficile qu'il occupera jusqu'à la proclamation de la République. Son austerité et sa rectitude devaient lui amener et vexations et persécutions, soit ce qui tempère les âmes antiques et modernes. N'alla-t-on pas jusqu'à le chasser de l'Espagne ? Il y fut réintégré en 1934, envoyé comme commandant général à Mellila et chef supérieur de l'armée. Le cyclone politique de février 1936 le renvoie gouverneur de la place de Pampelune, où il se trouvait encore au moment du mouvement national.

Mola certain. — En 1922, il publie le livre classique du vrai militaire : *le Manuel pour les officiers d'infanterie au Maroc*. Ce n'est, toutefois, qu'en 1932-1933 qu'il se révèle comme écrivain de race. Pendant son passage à la Sûreté à Madrid, il publie quatre livres très importants. D'abord ses *Mémoires de mon passage à la direction générale de la Sûreté* (Bergua, éd., Madrid, 1933) avec ce sous-titre : *Ce que je sais, œuvre d'un technicien bornant son attention à la sphère policière qui fait partie de ses attributions. Tempête, calme, intrigue et crise, et l'écroulement de la monarchie reflètent une émotion politique*. En 1934 apparaît un nouveau livre de Mola : *Les Tragédies de nos institutions militaires* : *Le Bataillon*, *Le Régiment*, *Le Bataillon* (éd. Bergua, Madrid), ouvrage d'un spécialiste en questions militaires et le résultat d'une pénétrante vision politique.

Les autres travaux de Mola ont paru dans des publications professionnelles. Il laisse, sous presse, un livre posthume où il mit le plus de son cœur. Avant sa mort, il confia à un ami : « C'est le meilleur de mon cerveau. Je compte y faire entrer tout ce que j'ai vécu au Maroc. » Son titre, *Dar Acoba*, est le nom de la position militaire, clef de Xauen, que Mola lui-même défendit pendant deux mois héroïquement. Enfin, on a trouvé dans ses papiers cinq cents pages composant un autre livre, relation des premiers mois de la guerre actuelle en Espagne.

Mola et le mouvement national. — La plus courte, mais la plus intéressante période de sa vie. Ses biographes ne l'ont pas encore embrassée. On la reconstitue à l'aide des articles parus au moment de sa mort. (Cf. : articles de José Maria Pénan, du « Tebib Arrumi », anecdotes, de José Maria de Arizola, un parallèle avec Zumalacarrégu, etc. Deux brochures donnent un panorama de ses activités : *Mola, doctrine d'un héros et d'un homme d'Etat*, publiée par la Mairie et le conseil général de Salamanque, et celle de Julio Gonzalez Soto, orateur de Radio-Castilla de Burgos : *Ebauche d'une synthèse de l'idéal de Mola* (éd. Santiago Rodriguez, Burgos 1937).

Dernières publications sur le front Nord. — A paraître : de José Maria Iribarren, secrétaire de Mola : *Avec le général Mola*, scènes familières et aspects inédits de la guerre ; de Pedro Gomez Aparicio : *A Bilbao* ; chronique exacte de la campagne. Un Français, Jean Riolle, dans *Arriba Espana* (Espagne, éveille-toi ; Tarbes, 1937), donne ses impressions sur les opérations menées à bonne fin sur ce front, depuis le commencement du mouvement national jusqu'à fin octobre 1936. Luis Morón, dans ses *Episodes de la guerre civile*, consacre deux cahiers aux opérations au pays basque : *Martire et reconquête de la Biscaye*, puis *Bilbao rouge et Bilbao nationale* (éd. Santaren, Valladolid, 1937).



TOLEDE. — Hôpital de la Sainte-Croix, qui était le Musée provincial. Les rouges y avaient installé des mitrailleuses et des mortiers pour mieux attaquer l'Alcazar. Pendant qu'ils occupaient ce sanctuaire d'art, ils employèrent le temps à détruire tous les tableaux et sculptures de sujet religieux, alors que la plupart d'entre eux étaient de purs chefs-d'œuvre. Voici « Jésus et la Vierge », toile de Wan der Waiden. Une pointe de navaja ou de baïonnette détériora les adorables figures.